L. Castan Lacoma, *S. Isidoro de Sevilla, apologista antijudaico* : p. 445.
M. Reydellet, *La conception du souverain chez Isidore* : p. 457.
A. Adnes, *Remarques psychologiques sur saint Isidore de Séville* : p. 467.

— Colloques de la réunion internationale :

1 : *La originalidad de Isidoro* : p. 509.
2 : *La transcendencia de Isidoro* : p. 524.
3 : *Medios de trabajo. Conclusiones de la reunion* : p. 529.

J. Marouzeau.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Cicéron, Caton l'Ancien (De la vieillesse)*, texte établi et traduit par P. Wuilleumier, nouvelle édition, 1961, 140 pages en partie doubles.

La première édition procurée par M. Wuilleumier date de 1940 ; elle constituait la thèse complémentaire de l'auteur, soutenue dans des temps difficiles, et représentait l'aménagement d'un diplôme d'études supérieures couronné en 1924 ; c'est donc après une longue carrière que cet ouvrage prend une figure nouvelle, enrichie des réflexions de l'auteur et de tous les secours procurés par les cicéronisants pendant une période d'abondante production.

L'Introduction a perdu cependant une bonne part de sa matière ; c'est que l'auteur, avec raison, a cru pouvoir faire l'économie d'une longue liste de mots destinés à caractériser la langue et le style de Cicéron, et se contenter de quelques observations valables pour le texte considéré (p. 52-57).

Au stemma des manuscrits rien n'était à changer ; pour leur utilisation, l'éclectisme s'impose, estime l'auteur, et peu de changements sont apportés aux quelques corrections antérieurement proposées. Le texte du *Cato Maior*, il faut bien le dire, ne comporte guère d'améliorations notables.

Pour l'orthographe, l'auteur, dans sa première édition, avait cru pouvoir « l'unifier, en tenant compte à la fois des préceptes anciens et de l'usage moderne ». A cette pratique discutable il se résout à en substituer une qui ne fait guère que traduire un embarras bien compréhensible : « Plusieurs leçons, dit-il (p. 70), des manuscrits et des grammairiens m'ont amené à généraliser les graphies archaïques, conformes à l'époque des personnages mis en scène. » Résolution hardie et quasi désespérée ; car comment se résoudre à croire que les grammairiens de basse époque, et surtout les copistes (du IX^e^ au XIV^e^ siècle), et du reste Cicéron lui-même, aient eu le souci (et les moyens) de restituer (ou même de maintenir) des graphies contemporaines de Caton? Au reste,

je ne vois pas que nulle part M. Wuilleumier ait tenu son propos : la timide restitution de *equos* (14) est dans une citation d'Ennius, et non dans du Cicéron ; pour le reste, sont-ce des archaïsmes catoniens que *amplissumum* et *maxumas* (20), *crudelissumus* (75), *flagrantis* (50), *uiris* (32), *utundum* (36), *uiuundum* (69 ; cf. 25 : *uiuondo*)? Dans l'ensemble, la tonalité de la langue n'est pas autre chose que cicéronienne — et comment en serait-il autrement?

Le grand progrès réalisé par cette édition réside dans le remaniement du commentaire de bas de page. Plus étoffé? Je ne dirais pas. Plutôt condensé, en même temps qu'enrichi : aucune note qui n'ait été remédité, et le plus souvent améliorée dans la forme comme dans le fond ; l'étendue donnée à l'apparat critique ménage, dans la page vis-à-vis, des blancs que l'auteur a su garnir d'un commentaire nourri et farci de références, dont lui seront reconnaissants maîtres et étudiants.

J. Marouzeau.

— *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre X, texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis : 1961, 171 pages en partie doubles.

Le Livre X de Pline est consacré à l'ornithologie, à la description et aux mœurs des oiseaux dans le monde. M. de Saint-Denis a excellemment montré dans sa préface les défauts du classement plinien, fondé tantôt sur l'habitat, tantôt sur la différence des pattes, tantôt sur la couleur et la voix, et l'hésitation du naturaliste entre la systématique aristotélicienne et les fiches de lecture groupées provisoirement en notices particulières à chaque oiseau. Cette confusion raisonnée est le défaut d'un auteur qui ne veut rien perdre des indications de ses sources, dont nous ne possédons plus qu'Aristote et Nicandre. Heureux défaut, heureuse hésitation, qui donnent au livre tout son intérêt pour l'historien de la vie romaine, et à qui nous devons cent détails inconnus concernant la science augurale, l'aviculture, l'alimentation, la cuisine et la mode !

M. de Saint-Denis n'est pas moins bon ornithologue qu'ichthyologue, et sa spécialité nouvelle nous vaut une très bonne édition, malgré des difficultés de tout genre. L'examen de manuscrits non colligés par Mayhoff, en particulier *d* et *x*, permet d'assurer des corrections anciennes (§ 19, *orbe* ; § 21, *triorchem* ; § 22, *adsueti*, etc.). Le texte, raisonnablement conservateur, n'adopte pas toutes les corrections proposées par Mayhoff (voir, par exemple, les discussions § 143, note 1, et § 202, note 2), même quand elles ont l'avantage de rapprocher le texte de Pline de celui d'Aristote. L'auteur sait bien, en effet, que l'absence d'autres sources interdit d'établir un parallèle constant et rigoureux entre les deux textes.

Le texte lui-même est plein de difficultés, dont certaines ne seront sans doute jamais résolues, que M. de Saint-Denis n'a jamais esquivées, les discutant dans le commentaire avec beaucoup de savoir et de prudence. Il arrive que même les corrections les plus satisfaisantes proposées jusqu'ici laissent insatisfait. Je n'en veux donner que l'exemple du § 6, où l'un des noms de l'aigle (λαγωφόνος) dans Aristote est donné par Mayhoff sous la forme *melanaetos a Graecis dicta, eadem leporaria.* Ce dernier terme est bien la traduction de λαγωφόνος, comme au paragraphe suivant *anataria* traduit νηττοφόνος. Mais il reste que les manuscrits portent *eadem in ualeria*, que, si *leria* peut à la rigueur être une faute pour *leporaria*, on ne sait d'où provient *in ua*, et que, fait troublant, gr. ληρίας signifie « lapereau ».

Quelques remarques quant à l'établissement du texte : § 37, à propos d'espèces disparues, M. de Saint-Denis propose *complura genera depicta in Etrusca disciplina ⟨his⟩ saeculis non uisa, quae nunc defecisse mirum est* ; ne pourrait-on conserver *saeculis* seul, expression que l'on retrouve dans 22, 115, *saeculis iam fieri non arbitror hoc genus?* — § 134, à propos du lagopède alpin, *croceo unctu* (DF¹RA *tinctu* cett.) me paraît difficile à maintenir, *unguo* ne s'employant jamais pour les usages culinaires du safran ; — § 165. *Miluus* (Mayhoff, de Saint-Denis, *singulos* codd.) *fere parit numquam plus ternos.* Je m'étonne que Pline, si friand de curiosités, n'ait pas noté la singularité du coucou, qui n'engendre qu'un petit, signalée dans Aristote, *H. A.* 563 b et *G. A.* 750 c ; c'est à cet oiseau qu'on pourrait rapporter *singulos* en supposant une lacune du genre de *singulos fere parit ⟨coccyx, miluus⟩ numquam...* ; il est bien dans les habitudes de notre auteur de grouper des faits dispersés dans ses sources ; — § 180. *⟨Asinas⟩ et* (Urlich, Mayhoff, de Saint Denis *et mulier* codd.) *septimo die concipere facillime creditur* : le *et* ne se comprend pas après la phrase précédente où il est dit que les juments conçoivent trois jours ou même un jour après avoir pouliné ; — § 203. *Regulus et terrestris* (de Saint-Denis *rursus cum terrestribus* codd.) *mustela et cornix* (sc. *dissident*). Pline n'emploie jamais *regulus*, mais *trochilus* et son correspondant latin *rex auium* (ici et 8, 90) ; d'autre part, *rursus* va très bien dans le contexte, puisqu'il a été question auparavant de l'inimitié du roitelet et de l'aigle. Je crois que la correction de Mayhoff *rursus cum trochilo mustela et cornix* ne rompt pas le mouvement : « et, avec encore le roitelet, la belette et la corneille », c'est-à-dire « entre le roitelet encore, la belette et la corneille » ; — § 204. Il résulte de la note 5 que l'addition de *harpe* par Mayhoff, adoptée dans la présente édition, est inutile, s'il existe, comme il le semble bien, une lacune.

La traduction a su abandonner le ton compassé d'un texte technique tout en restant précise et sobre. Celle des §§ 81-83, sur le chant du rossignol, a su rendre à la perfection les termes acoustiques pour lesquels

il est si difficile de trouver des équivalents dans les langues modernes.

Le commentaire est riche. L'identification des espèces repose naturellement, mais avec beaucoup de sens critique, sur le *Glossary of greek birds* de d'Arcy Thompson et sur les notes de Cuvier, dont des citations viennent à propos éclaircir les obscurités du texte. M. de Saint-Denis ne manque pas de faire de constants rapprochements avec Aristote et cite tous les témoignages anciens. Voici, à ce propos, quelques remarques de détail : § 3, note 1. L'ouvrage de J. Hubaux-M. Leroy, *Le mythe de Phénix*, 1939, n'est pas cité ; on y trouvera pourtant une excellente critique de tous les passages de Pline concernant cet oiseau ; — § 11, note 1. L'oiseau nommé φήνη est donné comme ressemblant à un aigle dans la scolie à Oppien, *Hal.* 1, 727, confirmant ainsi le commentaire ; — § 74, note 3. Pline a confondu en une seule espèce la pintade introduite en Grèce dès le IV^e^ siècle, μελεαγρίς, qui est l'espèce à barbillons bleus (*Numida Ptilorhynchus*), et la pintade introduite de Carthage en Italie, *Numidica gallina*, l'espèce à barbillons rouges (*Numida meleagris*) ; v. Col. 8, 2, 2, et Athén. 656 c-e ; — § 132, note 2. L'oiseau phosphorescent des montagnes d'Allemagne vient peut-être des légendes germaniques avec le thème folklorique de l'oiseau de feu ; — § 140. La recette du poulet à la Parthe est donnée par Apicius, 6, 9, 3 ; — § 166, note 3. κυνόσουρα (sc. ᾠά), nom des œufs clairs, ne me paraît pas être issu d'une confusion de οὖρος « vent » avec οὐρά « queue ». Aristote, 360 a, dit qu'on les trouve *pendant l'été* et, comme *zephyria* « œufs engendrés par le zéphyr », ils doivent signifier « œufs nés du vent de la canicule » ; pour la finale, cf. ἔπουρος « poussé par le vent » ; — § 176, note 4, à propos du *thos*, je signale que les données d'Oppien sont en faveur du loup cervier : l'animal chasse le cerf et naît d'un croisement du loup et du léopard, ce qui expliquerait son pelage ; — § 198, note 1. *Scorpiones terra uiuunt* est garanti par la paraphrase des *Thériaques*, 784, de Nicandre par Eutechnios, qui rapporte le fait au scorpion livide : ὁ δὲ ἐμπέλιος τῶν σκορπίων ποηφάγος δ' ἐστὶν ἄλλως καὶ σιτεῖται τὴν γῆν ; — § 203, note 4. L'inimitié du *chloreus* et du corbeau est signalée par le poème de Philé, v. 690.

M. de Saint-Denis a eu la chance d'éditer un des livres les moins ennuyeux de Pline, mais non des plus faciles. Il s'est acquitté de sa tâche avec compétence et prudence. On n'attendait pas moins du savant éditeur des *Géorgiques*[1].

Jacques ANDRÉ.

1. Quelques menues fautes : § 22 (apparat), la leçon *uolitatem* de *F* manque ; § 23 (apparat), manque *cypindis* F^2 ; § 25 (apparat), corriger *uisi* en *uisu* ; § 75 (texte), corriger en Myiagrum ; § 183 (texte), corriger *quaedripedum* en *quadri-* ; § 203 (texte), corriger en *et* terrestris ; *brenthos*.

— *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre XV, texte établi, traduit et commenté par J. André : 1960, 136 pages en partie doubles.

Le livre XV de Pline l'Ancien traite des arbres fruitiers, et le latiniste est reconnaissant à l'auteur du *Lexique des termes de botanique en latin* d'avoir bien voulu en assumer l'édition dans la Collection Guillaume Budé, après avoir procuré celle du livre XIV. Nul autre que M. André n'était plus apte à pareille entreprise.

La composition capricieuse, les procédés et les erreurs d'information et de méthode chez Pline nous sont présentés par M. André dans une brève *Introduction*. Pourtant, les arbres dont parle le vieux Pline, il les a vus, pour la plupart ; il en a goûté les fruits. Mais sa technicité a le souffle court et sa documentation de dilettante laborieux mêle et tronque les sources où il a puisé. Voilà autant de problèmes que la sagacité de M. André a posés dès l'abord et résolus ensuite dans le substantiel *Commentaire* qui accompagne l'édition, p. 66-125. On y reconnaît l'application de la méthode perspicace qui a été exposée par M. André lui-même dans cette *Revue*, sous le titre *Pline l'Ancien botaniste* (t. XXXIII, p. 297-318).

La patience des copistes devait être mise à rude épreuve lorsqu'ils transcrivaient le texte de Pline avec ses termes rares et, pour eux, insaisissables. Aussi la forme de ces mots est-elle souvent altérée, parfois même hermétique. Un travail délicat de reconstitution par comparaison avec les sources probables, ou par différenciation avec d'autres notices, permet parfois à l'éditeur de retrouver la vraie forme, à condition d'avoir lui-même des connaissances impeccables en botanique. C'est le cas de M. André. On appréciera par exemple, § 114, la correction *cucidis* et sa justification, p. 116-117 ; § 99, la correction *mimaecylon* et son explication, p. 112. Sur un plan plus strictement paléographique et philologique, la correction *ac e*, § 113, entraîne d'emblée l'adhésion. Pour mesurer la prudence efficace de M. André, on pourra se reporter utilement, à propos du § 20, à *Pline l'Ancien botaniste*, p. 311. On y verra que le mot *Cominiana*, qui désigne une espèce particulière d'olive, est probablement une faute, mais une faute d'audition, due à Pline lui-même se faisant lire Caton ; et le mot douteux est volontairement maintenu dans le texte.

La traduction est d'une rare netteté. Et pourtant, outre ses difficultés techniques, la phrase de Pline est souvent lourde et compliquée ou, au contraire, abrupte et brachylogique. Qu'on lise, par exemple, les §§ 128-130 dans le texte latin surchargé d'incidentes, de reprises, de pronoms, et qu'on lise la traduction de M. André : on aura l'impression que le traducteur... c'est Pline.

Un *Index nominum et rerum* occupe les dernières pages du livre. Pour chaque terme technique, il indique, le cas échéant, en une brève formule, le domaine auquel Pline l'a appliqué. Il permet ainsi l'utilisation la plus fructueuse de l'ouvrage.

Jean COLLART.

— *Saint Jérôme, Lettres*, tome VII, texte établi et traduit par J. LABOURT : 1961, 193 pages doubles.

Ce volume, comme celui qui l'a précédé, appartient à l'héritage du regretté chanoine J. Labourt et, comme le précédent, il a été soumis à la diligente révision de Mgr L. Pichard. A différentes reprises dans cette *Revue* (cf. t. XXVII, p. 293 ; t. XXX, p. 458 ; t. XXXI, p. 446 ; t. XXXII, p. 393 ; t. XXXIII, p. 435) a été soulignée l'immensité de la tâche poursuivie par l'éditeur depuis une douzaine d'années ; tâche utile, puisqu'elle met au moins à la disposition du lecteur « moyen » un texte d'une richesse incomparable ; décevante aussi, puisqu'elle refuse à peu près à l'érudit le système de notes exégétiques et le matériel critique indispensables à la pleine intelligence du texte, dont nous avons été privés par l'interruption dramatique du labeur de Hilberg-Engelbrecht dans le Corpus de Vienne ; enregistrons la quasi-consolation que nous offrait le regretté Labourt dans les dernières lignes de l'Introduction au tome I : « C'est un lettré insigne que nous avions mission de faire connaître à d'autres lettrés. A ce dessein d'ordre avant tout littéraire nous avons délibérément limité notre effort. »

J. MAROUZEAU.

— *Sidoine Apollinaire*, t. I : *Poèmes*, texte établi et traduit par André LOYEN : 1960, L-200 pages, en partie doubles.

L'auteur de cette édition est depuis trop longtemps un fin connaisseur et, si l'on ose dire, un ami personnel de Sidoine Apollinaire, pour que l'on n'ouvre point ce livre avec autant de curiosité que de sympathie. Dès 1942, il éclairait les problèmes historiques que posent les *Panégyriques* en vers de Sidoine, avant de donner l'année suivante, dans sa thèse principale de doctorat, une étude pénétrante sur « l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire » à travers l'ensemble de l'œuvre. C'est dire, dès l'abord, tout le prix du présent travail, qui est le fruit d'un long commerce avec l'écrivain.

Une très vivante biographie occupe les vingt-trois premières pages de l'introduction, sous le titre « Sidoine et son temps ». De l'étude critique de la tradition, qui est ensuite présentée, on retiendra l'existence probable de trois éditions successives du vivant de l'écrivain. La chose

n'est point faite pour étonner, quand on sait combien cette poésie de circonstance est étroitement liée au miroitement de l'événement, et parfois de la manière la plus personnelle. L'éditeur s'est appuyé sur le texte procuré en 1887 par F. Leo dans les *Monumenta Germaniae Historica*, mais en accordant parfois une préférence à d'excellentes leçons conservées par le manuscrit 4 de Montpellier, et sans se laisser séduire par les conjectures hypercritiques auxquelles l'édition Anderson en 1936 accordait encore parfois trop de crédit. La seule traduction française qui mérite encore quelque estime étant celle de Grégoire et Collombet en 1836, c'est une traduction entièrement neuve que notre éditeur a eu le mérite de mener à bien. La difficulté n'était pas mince de tirer d'un texte aussi contourné et obscur une traduction que distinguent à la fois son exactitude et sa clarté. La chose n'était possible qu'à celui qui aurait résolu les énigmes historiques et les devinettes mythologiques, avant de percer à jour les « secrets de fabrication » d'un écrivain qui considère le pédantisme et l'hermétisme frivole comme le comble de la beauté. Les travaux antérieurs de l'éditeur lui avaient justement livré les indispensables clés de cet art poétique quelque peu ésotérique. Les vingt-sept pages de notes en petits caractères qui terminent l'ouvrage ne sont point de trop pour guider le lecteur dans l'intelligence d'un pareil texte. Non content de la sûreté que lui assurait cette préparation exceptionnelle, M. Loyen s'est assuré la révision de son travail par M. A. Ernout, et l'appui d'historiens et de philologues qui lui ont permis d'élucider plusieurs points de détail. Que peut-il rester à dire au réviseur, dans de telles conditions !

Au risque de passer pour plus sidonien que Sidoine, je tenterai un timide plaidoyer pour le vocabulaire imagé, qui se trouve quelquefois un peu affaibli par rapport au texte original. N'aurait-on pu rendre plus expressivement *frangi* par « briser » plutôt que par « abolir » (p. 59, v. 124) ; *obruta* (en parlant de la terre sous le sang) par « noyer sous » au lieu d' « inonder » (p. 65, v. 276) ; « sortie de charge » est un peu plat pour l'emphatique « *praefecturae perfunctus culmine* » (p. 66, v. 316) ; *orbitas* (dans un contexte de « sentiers battus ») aurait gagné à être traduit par le mot littéral (et justement susceptible d'un sens péjoratif) d' « ornières » (p. 81, v. 18). La pédanterie vénielle qui consiste à désigner Marseille et Aix comme « la cité phocéenne et la Baïes de Sextius » aurait pu être conservée dans la traduction, p. 144, 13 (d'autres exemples de métonymies et périphrases sur les noms propres seraient justiciables de remarques analogues dans la même pièce XXIII). Je n'ai pu trouver qu'un passage sur l'interprétation duquel je ne sois pas tout à fait d'accord avec le traducteur. En XXII, 23, « uite capistratas cogebat ad esseda tigres » n'est pas « il poussait devant lui ses tigres attachés à son

char par des rênes de vigne », mais « il contraignait à tirer son char des tigres muselés de vigne » ; car le « *capistrum* » est une muselière, ou plus exactement, pour un cheval, la « muserolle » de harnais, et Sidoine s'inspire ici directement d'Ov., *Her.* 2, 80, évoquant Ariane avec Bacchus : « inque capistratis tigribus alta sedet ».

J'ajouterai quelques notes sur la pièce d'inspiration chrétienne adressée à Fauste de Riez. Il paraît difficile de conclure des trois vers consacrés aux *pueri Hebraei* dans la fournaise que Sidoine « lisait la Bible dans la *Vulgate* de saint Jérôme » (p. 191, n. 7). Car ce dernier affirme bien dans sa traduction qu'il a traduit le passage où se trouve l'allusion à « la fraîcheur de brise et de rosée » (rappelée dans les vers de Sidoine) de la version grecque de Théodotion ; mais le même passage ne se trouvait pas moins dans la traduction grecque des LXX, et l'on sait combien les *Veteres latinae* reflètent parfois fidèlement cette traduction hellénistique de l'Ancien Testament. Or, on se rappellera que les *Veteres latinae* sont encore employées couramment par certains auteurs postérieurs de plusieurs siècles à Sidoine. — Dans sa note suivante (p. 191, n. 8), l'éditeur apparaît choqué par le réalisme avec lequel Sidoine a rapporté ce qu'il nous faut appeler l'éructation de Jonas par le monstre marin, et il ajoute avec quelque malice : « Jonas, c. 2 est beaucoup plus décent. » Jonas peut-être, mais non les poètes gallo-romains de la génération précédente, qu'un sujet aussi pittoresque, célébré depuis longtemps par l'iconographie chrétienne, a naturellement attirés. Cette description digne d'un Lucain burlesque a, de fait, un pendant curieux dans le *De Iona* de ce Cyprianus Gallus que la critique la plus récente (cf. *R. L. A. C.*, t. III, 1957, c. 477) tend précisément à placer dans le sud de la Gaule au début du v^e^ siècle. Malheureusement, le trop court poème s'achève avant le moment décisif décrit par Sidoine ; mais il n'a rien à envier à celui-ci dans la description du prophète se débattant dans le ventre du monstre « inter semesas carnes resolutaque putri corpora digestu » (*sic*). De même que les vers sur les trois Hébreux sont la *retractatio* d'un thème familier à la littérature et à l'art chrétiens depuis des siècles (cf., par exemple, son apparition sur maints sarcophages d'Arles et du sud-ouest de la Gaule), de même les vers sur Jonas doivent être considérés comme une sorte d'ἀγών avec la poésie gallo-romaine du début du siècle.

Jacques FONTAINE.

Collection « Érasme » : Paris, Presses Universitaires.

— *Ovide, Fastes*, livre I, par Henri LE BONNIEC, 5 NF.

— *Virgile, Bucoliques*, par Jacques PERRET, 5 NF.

Lors de la parution des deux premiers volumes de cette nouvelle

collection de textes commentés, M. Marouzeau a noté, dans cette *Revue*, 1959, p. 345-346, quelles en étaient les caractéristiques ; j'ai moi-même souligné ailleurs (*Orpheus*, 1960, p. 197-198) les avantages pratiques de ce type d'édition ; nous avions tous deux également constaté les qualités (texte solidement fondé, commentaire dense et clair) grâce auxquelles la collection avait pris un excellent départ. La bonne impression du début est maintenant confirmée par les éditions de deux œuvres poétiques qui suivent les ouvrages de prose précédemment procurés par MM. Grimal et Wuilleumier.

Le texte des *Bucoliques* ne pose pas de problème majeur ; pour des éditions didactiques surtout, il est presque devenu un texte *ne uarietur*, car ce n'est pas le fait de devoir choisir, par exemple, entre *coges* et *cogis* (2, 7), *heu heu* et *Eheu* (2, 58) ou même entre *crescentem* et *nascentem* (7, 25) qui peut en modifier sensiblement la physionomie. Aussi M. Perret a-t-il eu parfaitement raison de réduire l'apparat critique au strict minimum (avouerai-je que, pour ma part, je ne donne pas la préférence à *crescentem*, qui est ici la *lectio facilior*? et qu'à 7, 68, j'aurais peut-être noté dans l'apparat le *cedet* du Palatinus, qui peut se soutenir par symétrie avec *uincet* du v. 64, étant donné le parallélisme complet entre les motifs de Corydon et de Thyrsis?).

Il en va autrement pour les *Fastes* : l'étude de la majorité des manuscrits, comme M. Le Bonniec le rappelle dans son Introduction, est loin d'être achevée ; il est vrai que cette majorité est formée par des *recentiores*, mais cela ne veut nullement dire qu'ils soient implicitement des *deteriores*. Dans l'état actuel du texte, l'éditeur s'en tient donc avec prudence aux leçons données par *A*, *U* et leurs correcteurs ; ainsi avaient fait ses devanciers les plus qualifiés : Landi, revu par Castiglioni, et Ehwald, revu par Lenz. Il n'avance, sauf erreur de ma part, qu'une seule conjecture personnelle : 688, *uda*, à la place de *ulla*, *aegra*, etc., et sa correction, pour moi, s'impose absolument ; cependant, un bon nombre de passages litigieux avaient été discutés par M. Le Bonniec dans un article de la *Revue de Philologie* en 1960 ; bien entendu, ce travail a été mis à profit dans la présente édition.

Comme la nature même des œuvres le réclamait, le commentaire des *Bucoliques* est riche à souhait en remarques littéraires et stylistiques, tandis que celui des *Fastes* accorde la priorité aux questions religieuses, mythologiques et historiques ; mais cela ne signifie pas que M. Le Bonniec se soit interdit toute observation sur le style (par exemple quand il remarque, aux vers 603-604, qu'il convient de garder la répétition de *nomen*, indubitablement voulue à cette place).

Dans le détail, je me permets de soumettre aux deux éminents auteurs quelques points qui demandent sans doute réflexion.

— Pour les *Fastes*, faut-il vraiment continuer de sacrifier à la coutume et discuter le sens de *Tr.* 2, 549-550 :

> Sex ego Fastorum scripsi totidemque libellos
> Cumque suo finem mense uolumen habet?

N'est-il pas clair (c'est l'avis de Jahn, Nageotte, Loers, etc., etc.) — et il me semble bien que ce soit aussi le sentiment de M. Le Bonniec (cf. p. 2) — qu'Ovide dit simplement : « J'ai composé six mois de *Fastes*, et autant de livres, puisque chaque livre finit avec son mois »? Si *menses* est sous-entendu au vers 549, c'est qu'il est exprimé au vers suivant (rédaction courante chez Ovide). Et la fin de ce premier livre des *Fastes*, v. 723-724, vient renforcer semblable interprétation :

> Sed iam prima mei pars est exacta laboris,
> Cumque suo finem mense libellus habet.

— Pour les *Bucoliques*, dont le commentaire abonde en notations subtiles et explications ingénieuses (je tiens à signaler celle qui concerne le trop fameux *qui non risere parentes* (4, 62) : « ... ne serait-il pas étrange que Virgile eût invité l'enfant à rire à sa mère..., puis cru renforcer cette invite en évoquant une disgrâce qui frappera l'enfant non pas s'il reste lui-même insensible, mais s'il a des parents indifférents? » — Voici quelques-uns de mes doutes : 2, 53, y a-t-il hiatus, alors qu'entre les deux voyelles s'interpose un *h* : *prīmă hŏnōs*? — 4, 63, le vers ne se rapporte-t-il pas simplement à l'antique rite du *lectisternium* que rappellent les Scolies de Daniel : *Proinde nobilibus pueris editis in atrio domus Iunoni lectus, Herculi mensa ponebatur*? — 6, 52, le terme *uirgo* appliqué à Pasiphaé ne doit pas étonner, alors qu'Horace l'accole aussi communément à de jeunes femmes (cf. *Odes* 2, 8, 22-24 ; 3, 12, 35 ; 3, 14, 9). — Mais surtout : doit-on présenter comme *sûrs* (Introduction, p. 7-8) — si tentants qu'ils soient pour certains — les « équilibres numériques » à la Maury sur lesquels serait charpenté un plan rigoureux des *Bucoliques*? Peut-on laisser sans réponse les objections troublantes qui ont été faites à ces étranges dispositifs? Ajouterai-je un regret? C'est que l'auteur ait (bien curieusement) limité son Introduction à l'examen, si ingénieux qu'il soit, de la composition des *Bucoliques*.

† N. I. Herescu.

Bibliotheca Teubneriana : Leipzig, Teubner.

— *Cicero*, fas. 18 : *Oratio pro L. Murena*, 2e Aufl. von H. Kasten, 1961, 48 pages.

La précédente édition Teubner du *Pro Murena*, procurée par M. Kas-

ten lui-même, date de 1932 ; depuis ces quasi trente années, encore que huit éditions au moins aient été publiées, rien n'a paru à l'auteur justifier un remaniement notable ni de la Préface (sauf la mention d'une dizaine d'études parues entre temps), ni de la liste des *Testimonia*, ni de la présentation du texte (est maintenu en particulier — sans motif impérieux — le partage en deux de l'apparat critique pour faire un sort spécial aux « Excerpta » figurant sous le sigle B). Enfin le texte lui-même est celui de la tradition ; mais qui pourrait espérer avoir du neuf à dire sur un texte aussi trituré que celui du *Pro Murena*?

J. Marouzeau.

— *C. Iulii Caesaris commentarii rerum gestarum*, edidit Otto Seel, 1961, vol. I : *Bellum Gallicum*, cxxii + 353 p., dont 1 appendice et 2 indices.

On sait combien sont nombreuses les éditions de César, et souvent combien différentes. D'une édition critique à l'autre des changements notables interviennent. Depuis 1872, Teubner seul a publié les éditions de F. Oudendorp, Oehler, Dinter et cinq de Klotz, en 1921, 1927, 1938, 1948, 1957, cette dernière stéréotypée, mais avec des additions et des corrections de W. Trillitzsch. Il était devenu nécessaire de reprendre dans une édition nouvelle les travaux antérieurs et de regrouper dans un nouvel apparat critique les résultats ou les hypothèses apportés par les philologues contemporains. Tâche énorme qu'O. Seel a exécutée magistralement. Il s'excuse de n'avoir pas attendu que W. Hering, de Rostock, ait fini d'examiner les microfilms des manuscrits des *Commentaires*, mais il n'en est pas moins vrai qu'en faisant la synthèse des travaux d'édition récents il met dans la main des chercheurs un instrument des plus utiles et des plus commodes. On y trouve, par exemple, trente-cinq pages (lxxxvii-cxxii) de *testimonia* relatifs à César — les latins, à l'exclusion des grecs — et, à la fin, vingt-deux pages (320-341) de *testimonia* grecs et latins relatifs au texte du *Bellum Gallicum*. L'ample préface traite successivement de la méthode suivie dans cette édition, des manuscrits, des classes et familles de manuscrits, de la nature des *commentarii* chez les Romains, des principes qui ont guidé le choix des leçons et, enfin, du caractère de César.

L'apparat critique est très copieux, car, à la différence de l'édition Klotz, il est positif, indiquant l'origine de la leçon adoptée, avant d'en rapprocher les variantes et les conjectures diverses, surtout celles de Meusel, Klotz, Constans et Fuchs. Le plus grand compte a été tenu aussi des travaux de détail récents, tels ceux de Hering, Jachmann et Knoke. Mais le moindre passage de César a provoqué tant d'opinions, un « vrai

tintamarre de cervelles », comme eût dit Montaigne, que cette diversité est un spectacle étonnant. Entre les éditeurs, comme le fait remarquer O. Seel, l'accord est rare, exceptionnel ; pour lui, il domine cette bigarrure avec une sorte de bonhomie souriante, de sagesse modérée, qui se manifeste dans plus d'un trait plaisant de la préface ou de l'apparat critique. O. Seel, au sommet de tant de travaux, sait bien qu'il n'y a point en ces affaires de « vérité mathématique » et que « nul anneau magique » ne permet de retrouver le texte original. Fuyant toute opinion extrême, il reconnaît aussi qu'il y a des disparates dans les narrations et dans le style de César, que tous les passages ne remontent pas à un seul document de base et à la même date, mais il tient aussi qu'un travail d'unification a fait des sept livres du *Bellum Gallicum* un ouvrage condensé, publié dans l'hiver de 52-51. Le savant éditeur a grand souci de comprendre César d'un point de vue littéraire : dans l'apparat critique, il commente, il explique, il refuse de suivre H. Fuchs dans ses rigueurs, il est soucieux d'éviter le cercle vicieux qui consiste à corriger le texte au nom d'un usage grammatical qui a été établi artificiellement en corrigeant des textes, il défend le texte traditionnel contre les maniaques de l'interpolation. Conservateur, il se refuse, parce qu'elle est insolite, à rejeter une expression attestée par l'ensemble des manuscrits : « Cur Caesar variare non potuerit? » Conservateur, il est éclectique, redonnant à la classe β une place plus grande que Klotz et Constans, qui préféraient α ; il estime assez souvent qu'une moitié de la phrase originale se retrouve dans β, comme l'autre dans α, et qu'au lieu de choisir il est meilleur d'additionner. Mais il est conservateur avec scepticisme : « in re tam incerta tradita servanda sunt » (p. 260). A ses yeux, la tradition vaut mieux que la plus ingénieuse des conjectures ; il juge difficile, sinon incroyable, de remonter le cours de la tradition plus haut que les manuscrits conservés, même par raisonnement, même par hypothèse, et il pose, après G. Pasquali, la question préalable, et redoutable : y eut-il toujours un archétype? On comprend alors l'ampleur de cette présentation : elle a une raison profonde. Si, en effet, il est impossible de remonter vers un archétype, proche de l'original césarien, connaître le texte de César revient à connaître, outre un texte de base, toutes les variantes et toutes les conjectures ; peut-être ne saisirons-nous jamais le texte véritable, mais nous en saurons au moins le *Fortleben*, le développement à travers quelques siècles.

Cette vue, très haute, et sans doute très juste, a toutefois porté inégalement sur les aspects multiples des problèmes césariens. L'influence de F. E. Adcock, qui a présenté César comme un homme de lettres, ne conduit-elle pas à rejeter en arrière les conditions historiques de l'œuvre : pourquoi César a-t-il publié le *Bellum Gallicum* à cette date?

dans quelles intentions? S'il eut une intention apologétique, il n'y a pas lieu de s'étonner, après Adcock, que la description de la Bretagne coupe le récit : c'est une diversion, destinée à faire accepter l'aveu d'une certaine faiblesse militaire ; procédé familier à César, comme le montre une étude littéraire, et point étranger à la digression historique ou rhétorique. Proclamer l'unité du *Bellum Gallicum* est bien, mais il n'était pas inutile d'ajouter que la préoccupation de la politique éduenne, traitée au livre I, au livre V et au livre VII, est un des facteurs de l'unité de l'œuvre et une des raisons de la publication par un homme de lettres qui était aussi un proconsul. Il me semble même que le conservatisme fait quelque difficulté quand le texte donne des chiffres manifestement suspects et des mesures en pieds là où l'usage, et peut-être l'exactitude, imposaient des pas. Alors surgit une raison mathématique, au moins négative. Qu'il s'agisse de l'*oppidum* des Atuatuques (II, 30, 1), de l'encerclement du camp de Cicéron (V, 42, 1), de l'espace entre la *munitio* et le fossé sous Alésia, d'autres passages encore comme dans le *Bellum Ciuile* (I, 82, 1), il y a là un type de fautes caractérisé. Il appelle des corrections ; je comprends qu'elles paraissent hasardeuses à O. Seel, mais peut-être vaudrait-il mieux signaler le texte comme corrompu. Autrement, des chercheurs expéditifs et qui n'y regardent pas de si près prendront la fausse mesure pour argent comptant et bâtiront leur travaux sur des indications inexactes. On ne saurait d'ailleurs en faire critique à l'éditeur.

Quelques erreurs matérielles : p. XVIII, ce n'est pas « Johannes Faber » (entendons Pierre Fabre), mais le non moins regretté Jean Andrieu, qui a édité le *Bellum Alexandrinum* pour les Belles-Lettres ; les p. LVIII-LIX sont interverties avec les p. LXII-LXIII ; p. LXXXIV, il faudrait *Guerre des Gaules* avec un seul *l* ; p. 216, il est reproché à Constans d'avoir, en VII, 14, 5, donné la leçon « communis salutis causa » sans indiquer que les manuscrits ne contiennent pas « communis », qui est une addition de Prammer ; or, je ne trouve ni dans l'édition des Belles-Lettres (II, p. 219), ni dans l'édition Hachette (p. 272) le « communis » incriminé.

M. RAMBAUD.

— Cornelius Tacitus, II, 1 : *Historiae*, ed. Erich KOESTERMANN : 1961, XIX + 274 p., dont un index historique.

Depuis au moins la vénérable édition de Curtius Pichena, au début du XVII^e^ siècle, et jusqu'à ces dernières années, c'était une opinion admise par tous les savants que le texte des *Annales* et des *Histoires* de Tacite était transmis par une tradition unique. De cette transmission le support le plus sûr était le fameux *Laurentianus* LXVIII 2^3^, ce *Me-*

diceus alter ou *secundus*, *M* des apparats critiques, écrit au mont Cassin entre 1038 et 1058, en lombarde bénéventine, passé par les mains de Boccace, propriété plus tard du couvent de Saint-Marc avant de passer dans la collection du Médicis. Quant aux autres manuscrits — on en comptait généralement une douzaine — qualifiés de *deteriores*, ils passaient pour des copies du xv^e^ siècle, dérivant de *M*, et ne jouissant d'aucune autorité particulière. D'autre part, on croyait, non sans motif, que le manuscrit de Rodolphe Agricola n'avait jamais existé, que les leçons proposées par le savant humaniste du xv^e^ siècle étaient dues à son ingéniosité ; Juste Lipse, dans la préface de son édition de 1585, en avait déjà lancé l'hypothèse. Était-ce pour décrier un prédécesseur? Récemment, C. W. Mendell a soutenu le contraire : la tradition n'était pas une, le *codex Rodolphi* existait bien, il fallait le reconnaître dans le *Leidensis* BPL 16 B, conservé à la bibliothèque de l'Université de Leyde (*Am. Journal of Philology*, 1951, p. 337 sqq. ; 1954, p. 250 sqq. ; *Tacitus*, New-Haven, 1957). Cette thèse a été reprise avec des arguments plus détaillés par E. Koestermann (*Philologus*, 104, 1960, p. 92 sqq.). Ainsi vient de se faire sentir le besoin d'une nouvelle édition, dans laquelle l'apparat critique refléterait les nuances d'une tradition manuscrite plus complexe qu'on ne l'avait crue jadis et naguère. De fait, E. Koestermann, reprenant la suite de Mendell, expose que les vingt-deux manuscrits qu'on peut dénombrer, outre le *Mediceus* et le *Leidensis*, se groupent en trois familles distinctes, l'une plus proche de *M*, les deux autres plus voisines de *L*.

On trouvera rassemblées dans la préface les principales caractéristiques de *L*, opposé à *M* ; retenons dès à présent que *L* ne contient pas l'inversion de *Hist.* IV, 46, 1-52, 1 avec 52, 1-53, 4. *L* confirme souvent des hypothèses faites par les éditeurs — ce qui primitivement avait compromis la valeur du témoignage de Rodolphe Agricola : par exemple, en I, 20, 2, *exactionis*, au lieu de *exactioni* ; en II, 16, 1, *iuuare*, au lieu de *iurauere* ; ou encore *moesiacis* (Lipse, II, 32, 2), *praecipue Paulinum* (II, 37, 1), *Lugduni* (II, 65, 1), *suomet astu* (II, 98, 2).

A voir ces utiles confirmations et bien d'autres, on jugera que cette édition, si importante, n'a rien de révolutionnaire, qu'elle apporte de nouvelles clartés scientifiques moins sur le texte que sur l'histoire du texte. De toute façon, elle est indispensable au chercheur, mais je ne serais pas étonné qu'à regarder de près on y découvrît du nouveau. Voici la glane de quelques leçons qui ne me paraissent pas indignes d'un regard :

En I, 49, 3 : *suae parcus*, *publice auarus*, au lieu de *publicae* ; n'y aurait-il pas eu de la part de Tacite recherche de variété dans la symétrie?

En I, 64, 3 : *iussi deferrent* (ce qui expliquerait que *M* ait pu contenir

deferret) ; ne serait-ce pas un cas de construction de *iubeo* avec le subjonctif? Cf. Ernout-Thomas, *Syntaxe*, n° 308.

En III, 21, 4 : *fractam militiam*, au lieu du *reseratam Italiam* imaginé par Pichena.

En IV, 32, 1 : *milite*, dont il conviendrait de tirer un *milites*, beaucoup plus satisfaisant pour l'accord du verbe *desciscerent*.

En V, 16, 1 : *Bataui Tungrique*, *L* n'ayant sauvé qu'en cet endroit le nom du peuple des *Tungri* qu'il serait peut-être juste de substituer, en dépit de Nipperdey, aux *Cugerni*, encore plus énigmatiques. Cela entraînerait la correction de IV, 26, 3 et V, 18, 2[1].

Michel RAMBAUD.

— P. PAPINI STATI *Siluae*, rec. Aldo MARASTONI : 1961, XCVIII-186 pages, 13 DM.

Il semble que l'édition de A. Klotz (1911) ait vraiment apporté l'essentiel : pas plus que naguère H. Frère (1944), M. Marastoni ne prétend bouleverser le principal résultat acquis : le manuscrit *M* (*Matritensis* 3678) est l'archétype de tous les autres manuscrits des *Silves*. Cependant, cette nouvelle édition a fourni à son auteur l'occasion de reprendre divers problèmes.

Après une description rapide des manuscrits, M. Marastoni étudie le groupe *GHIKQ*, où il distingue le groupe *KQ* — ce qui n'empêche pas *Q* d'être moins soigné que *K*. Les corrections de *G* remontent probablement à la même source, un manuscrit perdu γ. Entre *F* et *M*, il a dû y avoir un ms. φ, apparenté à γ, mais bien supérieur à lui. Les mss. *S* et *U*, comme l'affirmait Klotz, dérivent de *M* par l'intermédiaire d'un ms. σ perdu ; autre intermédiaire entre *M* et *B* ; un autre (ρ) entre *M* et *R*. Une pénétrante analyse des corrections de *M* : l'étude des éditions anciennes laisse intact le problème de savoir si *M* est l'exemplaire que Pogge découvrit à Constance ; mais un bon développement sur Ange Politien et ses corrections (c'est Politien qui utilise un *liber a Poggio in Italiam relatus* : le ms. *M*?), sur la négligence relative de Politien, arrive à la conclusion que l'identité de *M* et de l'exemplaire de Pogge n'est pas admissible : en effet, le *liber* de Pogge est contemporain de son propriétaire ; or, il est qualifié de *uetus* ou d'*antiquus liber*. Sur plusieurs autres points, M. Marastoni apporte quelques réponses personnelles aux trop nombreuses questions que les *Silves*

1. En marge de ce beau « Teubner », qui fait donneur à E. Koestermann, je ne hasarderai qu'une menue remarque : *taenia dilucida* (p. VIII, n. 1) me paraît une traduction un peu équivoque de *microfilm* ; est-il impossible de se servir du mot *pellicula*? P. IX et XI, l'emploi de *pagina* pour ligne (ai-je bien compris?) ne prête-t-il pas à confusion?

continuent à poser. Il faut reconnaître la probité et l'utilité du travail fourni, bien que les principes de critique textuelle que l'auteur tire de ses enquêtes demeurent mal dégagés par lui.

L'apparat critique est très net. Parmi les corrections adoptées ou proposées, je relève : 1, 1, 64, uentis *Mar.* : montis *M* ; 1, 1, 65, figit *Sänger* ; 1, 3, 70, illic *Krohn* ; 1, 5, 52, niuea patet omnis a lygdo *Mar.* (cf. Mart. 6, 42, 21) ; 2, 1, 193, ceras *Sandstroem* ; 2, 3, 29, soporae *Krohn* ; 2, 6, 6, alte haec *Mar.* : ad te *M* ; *ib.*, 50, pandisse *Mar.* : potasse *MA* (*A* = leçons prises par Politien au *liber* de Pogge) ; *ib.*, 70, carcer *Mar.* : carmen *M* ; 3, 2, 30, exploret primos grauis artemo flatus *Mar.* ; 4, 8, 26, laetanda et *Sänger* ; 5, 1, 8, pensum *Mar.* : tempus *M* ; 5, 5, 25, tumulo en planctus *Mar.* (leçon intéressante et à peu près convaincante) ; *ib.*, 27, lyra uis est *Mar.*

Assurément, la tradition des *Silves* incite l'éditeur à corriger. M. Marastoni a montré une prudence qui est louable, mais qui va parfois jusqu'à la timidité. Son édition, que termine un excellent *index nominum*, n'en marque pas moins un progrès par rapport à toutes celles qui l'ont précédée.

H. Bardon.

— *Excerpta Valesiana*, recensuit Jacques Moreau : 1961, XIX-33 pages, 6 DM.

En France, nous parlons d'ordinaire de l'Anonyme de Valois pour désigner les deux textes qui sont ici présentés. S'ils sont anonymes, ils ont, en effet, été édités pour la première fois par Henri Valois, joints aux *Res gestae* d'Ammien Marcellin, à Paris, en 1636. On les trouvait déjà, dans la collection Teubner, joints au même Ammien (édition par V. Gardthausen, Leipzig, 1874). Ils avaient aussi donné lieu à une édition critique séparée par Th. Mommsen (*M. G. H., a. a.*, IX, 1, Berlin, 1892) et par R. Cessi (*Rerum Italicarum scriptores*, XXV, 4, 1913). Enfin, de nouveau avec Ammien, ils étaient entrés dans la collection Loeb, et ils avaient alors reçu une traduction anglaise de J. C. Rolfe (Londres, 1939). M. J. Moreau ne pouvait pas espérer apporter des nouveautés sensationnelles dans son édition.

Il s'agit de deux textes narratifs, qui semblent bien n'avoir rien de commun (sinon leur caractère anecdotique), et dont l'un est relatif aux empereurs qui régnèrent de 305 à 337, spécialement à Constantin, l'autre à Théodoric. Il semble même que l'unité de chacun de ces deux textes doive être mise en cause, pour des raisons linguistiques et pour des raisons historiques.

Le premier texte est écrit de façon assez alerte, et, selon une formule de Mommsen, il ne serait pas indigne d'Ammien Marcellin. C'est une

source importante pour l'histoire de Constantin : M. J.-P. Callu s'en servait encore récemment dans un ouvrage que M. J. Moreau n'a pas connu assez tôt pour le citer dans son abondante bibliographie (p. XII-XVIII) : *Genio Populi Romani (295-316). Contribution à une histoire numismatique de la Tétrarchie* (Paris, 1960), chap. II : « La crise de 307 et les premières réductions du *follis* », p. 61-86. M. J. Moreau croit que les citations d'Orose qui se trouvent dans cette première partie ont dû être ajoutées par quelque *epitomator*.

La deuxième partie serait faite d'un noyau dû à un homme favorable à la monarchie ostrogothique, et sans doute écrit très peu de temps après la *Vie de saint Séverin*, qu'il utilise en trois endroits, et d'additions, d'inspiration toute différente, antiarienne et antigothique, accueillant toutes sortes de fables susceptibles de discréditer Théodoric. La langue est plus rude que dans la première partie, sans mériter uniformément la sévérité de Mommsen.

Le texte, qui repose sur un manuscrit pour la première partie, deux pour la seconde (M. J. Moreau esquisse un *stemma*, p. X), est établi de façon raisonnablement conservatrice. On pourrait cependant aller encore un peu plus loin dans ce sens : ainsi, p. 6, ligne 12, la formule *Licinio Constantino* n'a pas besoin d'être glosée en *Licinio ⟨et⟩ Constantino ⟨consulibus⟩*, puisqu'on retrouve *Fausto et Longino* (p. 15, ligne 16) toujours sans *consulibus*, et qu'il s'agit d'abréviations banales. De même, p. 6, ligne 21, *alio fuerint uindicatae* peut s'entendre sans qu'il soit besoin d'ajouter *ab*. Il reste qu'ailleurs la tradition manuscrite a pu laisser échapper un mot, ou une syllabe, que M. J. Moreau a raison de rétablir : mais n'est-il pas bon que cette chute puisse s'expliquer paléographiquement?

Il sera commode de posséder ces deux textes ainsi soigneusement édités en une brochure maniable, qui se termine par un *Index nominum et rerum notabilium* (p. 28-33)[1].

Pierre LANGLOIS.

Collection Weidmann : Berlin-Charlottenburg.

— *C. Iulii Caesaris Commentarii de Bello Gallico*, erklärt von Fr. KRANER & W. DITTENBERGER, 18e Auflage von Heinrich MEUSEL ; Nachwort und bibliographische Nachträge von Hans OPPERMANN : 1960, vol. III, 234 pages, 18 DM.

La *Revue* de 1960 (p. 385) a rendu compte de l'excellente réédition du *Bellum Gallicum* de Meusel par H. Oppermann. Ce troisième volume

1. *N. de la R.* — Le lecteur sera douloureusement impressionné d'apprendre que Jacques Moreau est mort en septembre dernier dans un accident d'avion au cours d'une excursion universitaire en Turquie.

la complète. Selon la méthode adoptée dans les deux précédents, il présente le livre VIII de Hirtius, les remarques critiques, les *indices* des noms géographiques et des notes (pour les trois volumes) reproduits selon la dix-septième édition de 1920, et à la suite H. Oppermann a ajouté un supplément bibliographique avec la table des leçons apportées par les éditions de Constans (Les Belles-Lettres), de Fuchs (ed. Helveticae, 1944) et de Klotz (Teubner). C'est là, il faut le redire, un excellent instrument de travail.

Dans son supplément bibliographique, H. Oppermann a fait une grande et juste place aux travaux de M. Matherat, qui a identifié près de Breuil-le-Sec les ponts de fascines employés par César pour attaquer les Bellovaques (*B. G.*, VIII, 14, 4). Or, M. J. Harmand a publié dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* (1959, p. 263-281) une vive critique des travaux de M. Matherat : *Une question césarienne non résolue : la campagne de 51 contre les Bellovaques et sa localisation*. L'érudition de l'auteur est brillante ; elle ne me convainc pas. Inefficacité dont il n'est pas responsable, car elle ne lui est pas personnelle ; c'est, je crois, le résultat d'une tendance assez répandue, et que j'aurais garde d'appeler une tendance « antiquaire » ; serait-ce la « nouvelle vague »? On prend les données par le détail, on les démonte avec minutie, on discute chaque molécule d'élément pour lui refuser, bien entendu, toute valeur. Au bout de ce sorite, on conclut qu'il n'y a rien. Belle méthode qui permettrait de nier, aussi bien que les ponts de César, le Pont-Neuf — des pierres, au bout du compte — ou l'existence de la présente *Revue* — des lignes, ou plutôt des lettres, des points ! Comme d'autres, M. Harmand ne veut pas voir qu'un fait historique est une coïncidence de données qui vont dans le même sens : textes, traditions, terrain, vestiges ; ici, ce qui est significatif, c'est la présence de ponts et de travaux anciens dans un site qui répond suffisamment à la description des *Commentaires* et dans une région où furent les Bellovaques. Chaque donnée, en elle-même, aurait une valeur relativement faible? Soit. Située ailleurs, elle n'aurait pas la même signification, comme ce « pont » de Meare Heath, dans le Somersetshire? Bien sûr ! Mais c'est l'ensemble des facteurs qui compte, et ici l'ensemble reste très solide, malgré les objections de M. Harmand.

Il a d'ailleurs omis quelques points : par exemple, si ponts et travaux sont celtiques, comment M. Matherat, ce grand « antiquaire », a-t-il pu décompter toutes les dimensions en mesures romaines? Et si les fortifications ne sont pas romaines — en fait, l'irrégularité des périmètres a peu d'importance — comment expliquer le dispositif des voies intérieures? Faudra-t-il supposer de nouveaux aspects de la civilisation celtique?

Michel RAMBAUD.

Collection d'Oxford : Clarendon Press.

— *M. Tulli Ciceronis in L. Calpurnium Pisonem oratio*, edited with text, introduction and commentary by R. G. M. Nisbet : 1961, xxxi & 208 pages, 2 index.

M. Nisbet nous donne la première édition commentée moderne de l'*Oratio in Pisonem*, si l'on excepte l'ouvrage beaucoup moins développé de Cammelli. Nous trouvons ici, outre une introduction de trente et une pages, huit « appendices » (p. 172-203), un apparat critique abondant et un commentaire de 121 pages. C'est dire l'ampleur du travail qui nous est proposé.

L'éditeur analyse avec précision la tradition manuscrite et marque sa préférence pour le palimpseste de Turin A II 2 (aujourd'hui détruit) et le *cod. tabularii Basilicae Vaticanae* H 25, complété par le florilège du *cod. Cusanus* 52. Il fournit le stemma des autres manuscrits. Dans l'établissement du texte, il se montre prudent et souvent bien avisé (par exemple, en 76, où il place avant *ut ego excluderer* le membre de phrase *uestrae cupiditates... effecerunt*). Il utilise habilement l'examen des clausules dont il résume les résultats dans son introduction.

Le commentaire historique rend compte avec une grande précision du détail des faits. Les appendices envisagent avec circonspection divers problèmes particuliers. Ils établissent que le discours avait été prononcé entre août et octobre 55, puis remanié avant une publication survenue en 54. Ils examinent les apparentes allusions de Catulle à Pison (XXVIII, XLVII) sans les considérer comme prouvées. Ils résument les faits connus sur Philodème et sur la villa épicurienne d'Herculanum. Sans se prononcer sur l'auteur de l'*Invective contre Cicéron*, M. Nisbet évite de l'attribuer, comme certains commentateurs, à Pison. Il étudie, d'autre part, avec équité les carrières de Gabinius et Pison, montre que ce dernier fut, en somme, fidèle à l'idéal de mesure et de réserve des Épicuriens et dénonce à ce propos les exagérations de Cicéron.

Une objection pourrait être formulée. L'auteur, qui étudie avec beaucoup d'attention le détail des faits, insiste peu sur l'idéologie de Cicéron. Cela l'amène sans doute à négliger certains aspects originaux du texte. Les critiques adressées par l'orateur aux Épicuriens sont peut-être des « lieux communs » aux yeux des philosophes (p. 195). Mais elles n'apparaissent ordinairement pas dans un discours politique. Il fallait dégager les nuances d'un tel passage. De même, tout le discours *In Pisonem* constitue une réflexion sur l'art d'être consul, qui doit être rattachée à la théorie du principat et à l'évolution des conceptions

politiques de Cicéron : nous n'avons pas ici un simple règlement de comptes.

Cela ne doit pas dissimuler les grands mérites de cette édition si riche et si précise, à laquelle on devra désormais se référer.

A. MICHEL.

— *Catullus, A commentary*, by C. J. FORDYCE : 1961, XXVIII-419 pages, 30 shillings.

Un commentaire de Catulle, en anglais, après celui de R. Ellis, qui en était à sa deuxième édition, après celui de W. Kroll en allemand, qui en est aussi à sa deuxième réimpression, après celui de Lenchantin de Gubernatis, réimprimé lui aussi, et après celui de Benoist-Thomas en France qui n'a jamais eu de réédition, et qui, malgré sa valeur, a grandement besoin d'une mise au point ; voilà qui montre l'intérêt constant que suscite le poète de Vérone.

Une introduction, assez sobre, mais qui ne prétend pas apporter du neuf, passe en revue les diverses questions relatives à Catulle. Le texte est celui de l'édition de R. A. B. Mynors, pour lequel on se reportera au compte rendu de G. Rochefort (*R. É. L.*, t. XXXVI, p. 357). Signalons simplement qu'un nombre non négligeable de courts poèmes ont été supprimés pour des raisons de convenance. Quant au commentaire, p. 83-405, qui est la partie vraiment personnelle du volume, comment rendre compte de cette sorte de mosaïque aux éléments prodigieusement variés ! Il a naturellement puisé dans ceux que j'ai signalés plus haut et dans les ouvrages généraux qu'on trouvera réunis dans l'appendice bibliographique de la p. 411. Cet appendice est, lui-même, complété par les renseignements bibliographiques particuliers à chaque poème. Ainsi peut-on s'assurer que rien de ce qui touche à l'œuvre de Catulle n'est resté inconnu de M. Fordyce, et son commentaire constitue par conséquent une précieuse mise au point de l'interprétation du poète à la date de 1961.

Il serait étonnant que, dans une œuvre si riche et si diverse, on ne puisse formuler quelques réserves dans le détail. Mais M. Fordyce, qui certainement aura, lui aussi, à rééditer son commentaire, sera le meilleur juge de ce qu'il conviendra de retoucher. Pour nous, remercions-le d'avoir mis sa vaste science à la disposition des lecteurs de Catulle, qu'ils soient étudiants, professeurs ou dilettantes.

Louis NOUGARET.

— *P. Ovidi Nasonis Amores, Medicamina faciei femineae, Ars amatoria, Remedia amoris*, recognovit brevique adnotatione instruxit E. J. KENNEY : 1961, XII + 260 pages, 21 sh.

L'édition des œuvres mineures d'Ovide par M. Kenney se recommande par la qualité de la typographie, la sobriété de la présentation critique et la sûreté de la méthode. En une courte préface, notre collègue donne le résultat de ses recherches sur l'histoire du texte de ces poèmes, renvoyant le lecteur à deux articles publiés par ses soins en 1958 et 1959 et au complément à paraître cette année dans le *Classical Quarterly*, dans lesquels il justifie le classement des manuscrits proposé. Fondant son édition sur un nombre restreint de *codices*, il situe d'autre part la place de celles de leurs copies ayant à intervenir dans le choix des leçons, les travaux de Nicolas Heinsius demeurant la base de l'établissement du texte des *Medicamina faciei femineae*.

La publication des poèmes amoureux d'Ovide s'accompagne d'un *index nominum* où un relevé exhaustif est fait de tous les noms propres cités. Quant à l'apparat critique accompagnant l'édition, en bas de page, il est du type dépouillé ; on saura gré à ce propos à l'auteur de n'y avoir fait figurer que les variantes représentant la tradition, à l'exclusion des *orthographica*, *lapsus* ou fautes grossières trouvées dans les manuscrits. Pourtant, par souci de ne rien négliger de ce qui pourrait apporter quelque information sur la manière dont le texte a été présenté dans ceux-ci, M. Kenney a reporté dans l'Appendix (p. 238 à 248) les variantes non retenues et l'indication de la manière dont elles sont écrites — corrections de première ou de deuxième main, *marginalia*, *rasurae*, *addenda supra lineam*.

Telle qu'elle se présente, l'édition de notre collègue est à la fois une satisfaction pour l'esprit et l'un des fleurons les plus dignes d'illustrer la collection des textes classiques oxoniens ; si les usages de celle-ci ont empêché l'auteur de faire hommage de son travail à celui dont il se fit disciple par delà les temps, il demeure que l'œuvre réalisée est à la hauteur de son espoir et que l'ombre de Nicolas Heinsius peut s'honorer du disciple qu'elle aura formé.

Gabriel ROCHEFORT.

Collection de Cambridge : University Press.

— *Propertius, Elegies*, Book I, edited by W. A. CAMPS : 1961, VI + 101 pages, 12 sh. 6 d.

Voici une nouvelle édition commentée du premier livre des *Élégies* de Properce. L'auteur a, semble-t-il, surtout songé aux étudiants à

qui ce texte est proposé comme sujet de méditation au cours d'une année d'études. Nous avons moins une tentative originale d'exégèse qu'un « état des questions », et les commentaires antérieurs ont été (comme il se doit) largement utilisés (sauf, assez curieusement, celui de Rothstein, qui n'a été connu de l'auteur qu'à un moment où son travail était déjà presque achevé). Mais nous retrouvons ici les traces des autres commentaires majeurs de Properce, et, naturellement, l'influence de celui que P. J. Enk a consacré au livre I. Le texte n'a pas été, à proprement parler, « établi » de nouveau. M. Camps est parti de celui de l'édition d'Oxford, procurée par E. A. Barber, mais il y a introduit certaines différences, qui sont rassemblées en un tableau (p. 14) et justifiées dans le commentaire.

L'introduction, assez brève, résume les principaux problèmes posés par l'élégie romaine ; elle ne les résoud pas tous (ce qui est assez naturel), mais, du moins, elle mentionne leur existence. Les rapports entre Tibulle et Properce sont signalés (p. 8), mais le lecteur peu averti aura peut-être l'impression que ces rapports consistent surtout en reprise de certains thèmes (la sorcière, le rival riche, l'ami moqueur, le *paraclausithyron*, etc.). Le vrai problème est sans doute ailleurs : il est après tout normal que Tibulle et Properce aient traité les mêmes thèmes, qui résultent de « situations » amoureuses elles-mêmes traditionnelles étant donné les conditions matérielles, sociales, sentimentales, dans lesquelles se développait leur passion. Mais ce qui est beaucoup plus important (pour l'historien de la littérature), c'est de déterminer des rapprochements textuels entre les deux poètes ; or, cela, peut-être M. Camps ne l'a-t-il pas nettement souligné ; pourtant, c'est à ce prix seulement que nous pourrons parvenir à mieux apprécier l'originalité des deux grands élégiaques et, peut-être aussi, à préciser les rapports chronologiques entre les poèmes particuliers. Il y a là matière à une ample recherche, mais, évidemment, elle ne rentrait pas dans les limites de cette édition, qui se veut avant tout « pratique ».

M. Camps rencontre (p. 9) le problème des « allusions mythologiques ». Il voit dans l'usage qu'en fait Properce une concession à la tradition hellénistique, et aussi aux habitudes des rhéteurs. Rendons-lui pourtant justice : il écrit (*ibid.*) que « ces allusions... sont loin d'être purement automatiques et que (dans certains textes) il est évident que, pour l'imagination du poète, ces légendes, comme leurs personnages, sont vivantes ». Là encore, il y a matière à un travail qui, à notre connaissance, n'a pas été fait, mais qui conduirait à des résultats peut-être surprenants.

Nous ne pouvons, ici, discuter tout au long les interprétations proposées par M. Camps pour maint passage difficile. Bien souvent, le choix

demeure subjectif, et les arguments que l'on pourrait invoquer dans un sens ou dans l'autre ne sont probants que pour qui est déjà persuadé. Ne reprochons donc pas à M. Camps de ne pas avoir toujours proposé des solutions certaines. Louons-le plutôt d'avoir commenté Properce avec bon sens et, souvent, défendu le texte traditionnel contre des corrections abusives. Ainsi (I, 3, 16) : *osculaque admota sumere et arma manu* est correctement (selon nous) expliqué comme un zeugma plaisant (« *sumere arma...* (may mean)... 'to go to work', or, more specifically 'start making love'... »), interprétation qui vient résumer une note de Enk et, dans sa concision même, la confirme. De même, en I, 4, 14, on gardera *dicere*, en rapprochant de « *tacita ueste* » l'expression assez usuelle « *in sinu gaudere* ».

M. Camps écrit, à propos de I, 16, 2 (« *Janua Tarpeiae nota pudicitiae* ») : « The point of *Tarpeiae* is lost to us. » Au dossier, toujours ouvert, concernant ce passage, il convient peut-être d'apporter un texte qui ne semble pas avoir été cité jusqu'ici. Valère-Maxime écrit (VI, 1, 1) : *Tu... (Pudicitia) in Capitolinae Iunonis puluinaribus incolas.* Rapproché de Juvénal, VI, 47 (*Tarpeium limen adora...*), texte que cite M. Enk dans son commentaire, le sens devient peut-être plus clair que ne le dit M. Camps : la « pureté tarpéienne » n'est-elle pas, tout simplement, celle que Junon « capitoline » assure à ses dévotes?

Ces quelques exemples suffisent sans doute à montrer le caractère de cette petite édition, qui veut être un guide sûr, sage et modéré ; les solutions nouvelles sont rares ; elles consistent généralement en un choix fait dans la luxuriance des commentaires intérieurs. Mais, quand il s'agit de Properce, il y a sans doute plus de mérite à conserver une prudence de bon aloi qu'à rechercher une dangereuse originalité !

Pierre GRIMAL.

Corpus scriptorum Paravianum : Torino, Paravia.

— *Appendix Vergiliana*, II : *Dirae* [*Lydia*]-*Copa-Moretum-Catalepton*, recens. A. SALVATORE : 1960, 123 pages, 850 lires.

Achevant l'édition de l'*Appendix Vergiliana* — dont le tome premier avait été consacré à la *Ciris* et au *Culex* —, M. Salvatore publie les courts poèmes des *Imprécations*, de la *Cabaretière* et du *Moretum*, auxquels il joint les trois pièces des *Priapées* et les quinze épigrammes attribuées à Virgile par la tradition et formant le *Catalepton*.

Dans les trente-trois pages de la préface, l'auteur ne considère que les conditions de transmission de ces textes, ce qui lui permet, à l'occasion, de justifier ou d'expliquer le choix qu'il fera entre les variantes, doublant ainsi son propre apparat critique. Les pages XXXV à XLV pré-

sentent une utile bibliographie des poèmes, sans toutefois distinguer assez nettement entre les éditions et les études de détail, entre les publications d'ensemble de l'œuvre de Virgile et la publication même des poèmes considérés ici. L'édition s'accompagne d'un apparat critique à double étage, le premier consacré aux références antiques ou aux travaux de philologues, et le second aux leçons des manuscrits. Les *Testimonia veterum* (p. 83-86) placés en fin du volume sont suivis en appendice de la transcription d'épigrammes de l'*Anthologie* et de fragments de Callimaque ou passages tirés des auteurs latins pouvant être rapprochés de la *Copa* ou du *Moretum*, sans que pourtant on ait songé à indiquer la référence aux vers de l'*Appendix* qu'il conviendrait de leur comparer. Un *index nominum*, puis un *index rerum et locutionum notabiliorum* terminent le volume (p. 97-122).

F. Arnaldi avait estimé dans ses *Études virgiliennes* (Naples, 1943) que les *Dirae* et *Lydia* formaient un seul poème ; reprenant cette hypothèse, A. Salvatore (p. IX) proclame l'unité des deux textes, dont il annonce la démonstration dans une étude à paraître ; mais on s'étonne que dans son édition notre collègue ait cru bon de consacrer la numération double des vers de la *Lydia* — à gauche le compte à partir de 1, et à droite la linéation continue faisant suite aux *Dirae* (v. 104-183). Quant au manuscrit Ω, « archétype de toute la tradition », l'éditeur omet d'en préciser la date vraisemblable justifiant une filiation directe des copies conservées. La lecture du premier apparat révèle à la fois la minutie du travail effectué et l'incertitude de la méthode : si, en effet, la référence aux travaux des philologues relatifs à l'interprétation du texte se comprend lorsqu'il s'agit d'œuvres de peu d'étendue, il est regrettable d'y trouver insérée la mention de *loci communes* antiques qui sembleraient mieux à leur place à la fin de l'ouvrage parmi les *Testimonia vetera* — lesquels gagneraient en précision à être ainsi rattachés directement au texte et s'allégeraient de leur contenu, que l'on retranscrit là quand on ne le donne pas ici. Qu'il soit, enfin, permis de s'étonner de trouver les noms de J. A. Bussi, Mico et Notker au nombre des auteurs de témoignages antiques (p. 84), alors qu'il s'agit de philologues des XV^e^, XIX^e^ et XX^e^ siècles !

Le second apparat donne les variantes ; mais au lieu que l'éditeur s'efforce de remonter le plus haut possible dans la tradition manuscrite, et malgré le *stemma codicum* qui différenciait les diverses familles, laissant penser que l'on donnerait les leçons des prototypes perdus de préférence aux copies conservées, c'est l'ensemble des variantes de tous les manuscrits que le lecteur trouve, sans qu'il y ait distinction faite entre celles qui représentent la tradition et les grossières bévues de scribes qui ne s'y rattachent pas (*nanum* au lieu de *sursum* — *Catalepton*, II, 17 ;

uuua au lieu de *una* — *ibid.*, III, 14, etc...). En outre, le choix qui a présidé au relevé des mots dans l'*index rerum et locutionum notabiliorum* ne paraît pas fait avec le discernement qui s'imposait ; ainsi *certe*, *contra*, *de*, *male*... que l'on y trouve ne sont remarquables à aucun titre, non plus que *nam* ou *si* — lequel ne se trouverait, d'après l'index, qu'au vers 1 de la quatorzième épigramme du *Catalepton*.

Au moment où l'éditeur se proposait de clore le cycle de l'*Appendix Vergiliana*, il est fâcheux que son ouvrage ne présente pas une élaboration suffisante des travaux critiques utilisés et que, tant dans sa présentation que dans sa conception, ce travail, au reste très méritant, n'ait pas reçu la forme achevée qu'on pouvait attendre.

Gabriel ROCHEFORT.

— *Q. Septimii Tertulliani De baptismo* edidit et commentario critico instruxit Bruno LUISELLI : s. d. (1960), XXXII-104 pages, 850 lires.

On sait que l'établissement du texte du *De baptismo* est entré dans une ère nouvelle quand Dom Wilmart découvrit en 1916, à Troyes, un manuscrit copié au XII^e^ siècle à Clairvaux et contenant cinq traités de Tertullien, entre autres celui sur le baptême. La trouvaille était d'autant plus importante que le « *Corpus Trecense* » se révéla être la collection la plus ancienne qui nous eût été conservée des œuvres de Tertullien. Elle était capitale pour notre traité, puisqu'on ne connaissait plus, en ce début du XX^e^ siècle, aucun témoin manuscrit existant du texte du *De baptismo* : force était jusqu'alors de s'en remettre au texte et aux leçons marginales de l'édition princeps publiée au XVI^e^ siècle par Martin Mesnart. Les problèmes de l'édition se sont donc posés tout différemment « *post librum Trecensem in lucem prolatum* » — pour reprendre les termes mêmes dont use notre nouvel éditeur (p. XXXII). — Désormais, l'autorité du *Trecensis* a pesé plus lourd que celle des conjectures proposées par les douze éditeurs antérieurs à 1916. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter l'édition la plus récente, celle de Borleffs, réimprimée dans le *Corpus Christianorum* en 1954 (et non 1953, comme l'écrit à tort M. Luiselli, p. XXXII) : celle-ci accorde une importance primordiale au témoin *T* par rapport à l'autorité traditionnelle de l'édition Mesnart (*B*).

La présente édition réagit avec netteté et prudence tout à la fois contre cette royauté trop absolue de *T*, et en faveur du témoignage indirect des deux premières éditions humanistes. Elle est appuyée sur une étude nouvelle, non seulement du *Trecensis*, mais des éditions les plus anciennes de M. Mesnart (Paris, 1545) et de S. Gelenius (Bâle, 1550). De la comparaison des trois témoins, il ressortirait, à en croire

le nouvel éditeur, que les deux éditeurs humanistes ont établi respectivement leur texte en s'appuyant sur des témoins manuscrits différents du *Trecensis*. Celui de Mesnart appartiendrait à la même famille que le manuscrit de Troyes, mais sans lui être identique (comme le pensaient Borleffs et Kroymann). Celui de Gelenius appartiendrait au groupe des deux autres (= *T B*) et s'apparenterait au texte utilisé par Isidore de Séville dans ses *Origines* (6, 19, 46). Enfin, il conviendrait de ne pas négliger les corrections proposées en 1603 par Fulvius Ursinus, puisqu'il affirme s'être appuyé sur les leçons d'un témoin manuscrit, et que, de fait, cet autre témoin disparu procure parfois des lectures originales.

Cette réhabilitation mesurée de la tradition indirecte redonne aux problèmes d'établissement du texte toute leur complexité et accroît du même coup les perplexités de l'éditeur. Elle lui rend aussi une certaine liberté dont la présente édition use avec une audace raisonnée. C'est donc avec beaucoup d'intérêt qu'on lit les cinquante pages de commentaire critique (p. 37-88) qui suivent le texte et son apparat. L'éditeur y use avec prudence de critères d'excellent aloi : respect scrupuleux accordé en premier lieu au texte transmis par les témoins directs et indirects, choix de la « lectio difficilior » et du texte le plus riche, attention à l' « usus scribendi » de Tertullien — et constatation de son ambiguïté fréquente.

La première moitié du commentaire est consacrée à justifier l'adoption de leçons du *Trecensis* en majorité déjà acceptées par Borleffs dans ses deux éditions. Donc, en ce domaine, peu ou pas d'innovations par rapport aux derniers éditeurs. Mais ces analyses nouvelles montrent tout le prix que, malgré sa réhabilitation partielle des éditions anciennes, le présent éditeur continue d'accorder, lui aussi, au témoignage de *T*. La seconde partie du commentaire (p. 60 sq.) est évidemment la plus neuve, puisqu'elle justifie tous les passages où l'éditeur revient aux leçons des humanistes contre celles de *T*. C'est donc un débat avec les choix de Borleffs que nous trouvons ici. Non seulement l'éditeur y recourt aux divers critères traditionnels que nous rappelions plus haut, mais, à l'occasion, il fait ingénieusement appel à sa connaissance approfondie des défauts particuliers au scribe de *T* — défauts observables dans certains passages des quatre autres traités transmis aussi par ce témoin : ainsi, par exemple, ses omissions fautives du pronom *ille* (IV, 3, p. 67).

On pourra discuter les choix de B. Luiselli, et lui-même nous fait assez souvent part de ses incertitudes pour ne pas se faire d'illusions sur le caractère plus ou moins conjectural de tel d'entre eux. Mais on devra désormais compter avec cette édition : reprenant les problèmes du texte sur de nouveaux frais, elle cherche avec bon sens une difficile *via media* entre les éditions d'avant et les éditions d'après 1916 ; elle défend

ses choix avec beaucoup de science et d'ingéniosité. Son apparat abondant, ses « fontes biblicae », ses trois index (sacrae scripturae, nominum et rerum notabilium, latinitatis) en font un bon instrument de travail.

Jacques FONTAINE.

Collana di studi latini : Napoli, Libreria scientifica editrice.

— Fasc. II : *L'epigramma Damasiano « In laudem Dauidis »*. In Appendice : *Antologia di epigrammi Damasiani*, testo e traduzione da A. SALVATORE : 1960, 104 pages, 1.200 lires.

Dans son édition classique des poèmes de Damase (1942), le P. Ferrua attribuait à un anonyme du VI^e^ siècle les dix-sept hexamètres de cette épigramme (n° 60 Ferrua) et la considérait comme un pastiche tardif de la poésie damasienne. Le présent essai se propose de faire rentrer ce poème contesté au bercail du pasteur poète et de l'arracher au sort des « spuria » par une argumentation purement interne.

L'analyse des quatre premiers vers, assortie de parallèles textuels suggestifs, invite non seulement à isoler du texte ce tétrastique, mais à voir en lui, avec De Rossi et contre Ihm et Ferrua, une inscription destinée probablement à un baptistère, au lieu d'un poème sur les bienfaits de la « lectio diuina » qui ferait corps avec la suite de l'épigramme, tel que la tradition manuscrite nous l'a conservé. L'argumentation est convaincante. Ajoutons-y un argument « ab absurdo » : on ne voit pas comment, dans les perspectives de la « lectio diuina », on pourrait interpréter de manière satisfaisante le v. 4, « corpora cum renouant Christo seruire parati », si l'on maintient la leçon *corpora* qui est bien la « lectio difficilior » par opposition à *pectora*.

Les deux chapitres suivants cherchent à établir la « damasianité » du poème, en montrant comment le vocabulaire, les constructions, la place des mots dans l'hexamètre, sont conformes à l' « usus scribendi » attesté dans les poèmes authentiques de Damase, comment aussi la huitième hymne du *Peristephanon liber* de Prudence, destinée au baptistère de Calahorra, présente des traces d'imitation du poème damasien. La démonstration est habile et fouillée ; mais elle convainc de ce que l'auteur appelle (sans doute en un sens qui n'est pas le nôtre) la « damasianité » du poème plus que de sa paternité damasienne à proprement parler. L'étude des rapports avec Prudence, qui pourrait apporter un argument chronologique décisif, met en valeur une indéniable parenté des thèmes et de l'expression ; mais celle-ci est, somme toute, attendue dans le cadre d'un genre littéraire aussi particulier que celui des poèmes épigraphiques destinés à des baptistères. D'autre part, les parallèles textuels les plus frappants qui nous sont ici présentés entre Damase et

Prudence se trouvent concerner le plus souvent d'autres poèmes authentiques de Damase, et non notre tétrastique. Tout cela confirme, certes, que Prudence a bien connu et imité Damase ; mais ces parallèles ne sont guère décisifs pour démontrer l'utilisation du tétrastique en question par Prudence.

Quant à la suite de cette épigramme 60 (v. 5-17), sa forme et son dessein l'apparentent au poème authentique de Damase *In beatum Paulum apostolum*. Selon Ferrua, ce dernier a sans doute été destiné à servir de préface à l'édition corrigée de la traduction latine des épîtres pauliniennes exécutée par Jérôme à la requête de Damase. De même, l'*In laudem Dauidis* que constitue la suite de l'épigramme 60 pourrait avoir rempli semblable fonction en tête de la révision hiéronymienne du « Psautier romain ». De fait, cette hypothèse ingénieuse est fortement appuyée par la « damasianità » de l'expression (sans que soit pour autant levée, ici encore, l'hypothèque qui grève à notre avis l'utilisation de ce concept). Mais il est vrai que les parallèles s'étendent ici jusqu'à de menus détails techniques comme l'allongement prosodique sous le temps fort de certains pieds, ou la recherche des assonances et des rimes intérieures. Il faut donc reconnaître que, même s'il s'agit d'un pastiche, le pasticheur avait la minutie et le talent d'un faussaire consommé !

Cette étude brève, mais suggestive, pénétrante, bien au courant de la bibliographie récente, se termine par un choix de poèmes de Damase accompagné d'une jolie traduction italienne en décasyllabes. L'auteur a tenu à s'excuser, dans sa préface, d'y avoir préféré parfois la clarté à la concision. Il est d'autant plus agréable au lecteur de constater le plus souvent la justesse et l'exactitude de sa traduction.

Jacques FONTAINE.

Publications du « Centro di studi sull'antico cristianesimo » : Università di Catania.

— *Boezio, Opusculi teologici*, testo con introduzione e traduzione di E. RAPISARDA, seconda edizione riveduta : 1960, IX + 88 pages.

— *Philosophiae Consolatio*, testo con introduzione e traduzione di E. RAPISARDA : 1961, XXXIX + 221 pages.

L'auteur de ces deux volumes est le directeur du Centre d'études chrétiennes si fécond de Catane. Il avait déjà publié en 1947 la traduction seule des *Opuscula theologica* et en 1956 le recueil des poèmes de la *Consolatio*, avec traduction (recensions dans *R. É. L.*, t. XXVII, 1949, p. 326-327, et t. XXXIV, 1956, p. 384-385), sans compter un petit volume : *La crisi spirituale di Boezio*, Firenze, 1947. Boèce, en tant que « dernier Romain », attire tout spécialement l'attention de

nos collègues italiens (que l'on songe aussi à M. L. Alfonsi), et c'est fort légitime. La seconde édition des *Opuscula,* qui nous est ici présentée, nous procure tout particulièrement l'avantage notable de pouvoir confronter le texte de H. F. Stewart avec la traduction : confrontation fort utile, tant ces traités sur la Trinité sont austères et abstrus, de l'avis même du traducteur. Quant à l'édition de la *Consolatio,* elle se distingue d'emblée des autres éditions parues coup sur coup par plusieurs belles illustrations : ce portrait de Boèce par Giovanni Santi est vraiment un chef-d'œuvre émouvant et trop peu connu. Pour le fond, le texte et les *indices* sont reproduits d'après L. Bieler. La traduction est d'un beau tour, d'une poésie mélancolique bien adaptée à l'original. L'on saisit que M. E. Rapisarda tient la *Consolatio* pour un livre de chevet, qui trouve en lui un profond retentissement. Ce qu'il goûte surtout dans l'ouvrage est l'élan dramatique vers Dieu, et plus précisément vers le Dieu des Chrétiens, même si le nom du Christ est absent. Boèce est à ses yeux surtout un juste que consolent, au sein de ses souffrances, les signes disposés par Dieu à travers le cosmos entier. Le point de vue de Boèce n'est point ici, comme dans ses autres œuvres, intellectuel et « culturel », mais intime : immense besoin de justice, aspiration vers l'Éternel. Même lorsque ses exposés sont d'une dialectique un peu sèche, l'on y peut découvrir des éléments imaginatifs, affectifs, mystiques. Il ne faut donc pas que le lecteur d'un tel livre s'attache uniquement aux sources, ou à l'appréciation esthétique, mais qu'il en ressente la lumière intérieure. La foi en la métaphysique, le frémissement mystique décèlent un cœur chrétien, sensible dans les poèmes plus encore que dans les morceaux de prose.

Cette vue n'est pas pour me déplaire, dans la mesure où M. Rapisarda prend constamment soin de préciser qu'il s'agit d'une synthèse entre christianisme et néo-platonisme, et l'on ne saurait trop louer la finesse des analyses et la délicatesse des sentiments de l'auteur. Toutefois, je crois qu'il est un peu excessif de découvrir vingt-cinq citations bibliques dans l'ouvrage de Boèce : je concéderais que deux ou trois allusions, tout au plus, sont probables ; je ne suis pas assez poète pour apercevoir dans le *frondifluae,* qui survient au cours d'une *retractatio* virgilienne, la docilité avec laquelle les arbres laissent tomber leurs feuilles selon le vouloir de Dieu. Certaines études précises, comme celle sur *mulcedo/dulcedo,* sont d'un vif intérêt. Mais je crains que l'auteur ne se fasse illusion en opposant Boèce mystique à Plotin rationaliste. Les sources néo-platoniciennes de Boèce sont sans doute Porphyre ou Proclus, beaucoup plus que Plotin, c'est-à-dire des hommes qui ont aussi le sens métaphysique et le sens du mystère. Il n'est pas douteux que Boèce a pris pour règle de faire parler Philosophie à leur manière

beaucoup plus qu'à la manière de l'Évangile, comme avant lui saint Augustin avait fait parler Ratio dans les *Soliloques*. Qu'il ait néanmoins opéré un tri au sein des doctrines néo-platoniciennes, de manière à ne conserver que ce qui s'accorde avec les doctrines ou les sentiments chrétiens, je le crois volontiers ; mais il faut avouer qu'une telle thèse est plus aisée à suggérer qu'à démontrer. L'on ne peut que remercier M. Rapisarda de ses suggestions si attachantes et de son sens poétique averti.

Pierre COURCELLE.

— *Orienzio, Carme esortativo (Commonitorium)*, testo con introduzione e traduzione di C.-A. RAPISARDA : 1960, XII + 32 pages.

C.-A. Rapisarda, l'un des plus brillants disciples de son homonyme directeur du « Centre » de Catane, avait fait paraître déjà, voici trois ans, une édition critique dont j'ai dit ici même les qualités exceptionnelles et le caractère original (*R. É. L.*, t. XXXVI, 1958, p. 372-373). Ce texte est reproduit maintenant presque tel quel, mais sans l'apparat critique et avec diverses améliorations (la plus importante est en I, 545, *comitur* au lieu de *quaeritur*). Nous avons, en plus, l'avantage d'une traduction qui est la première procurée en italien de ce poème. Le traducteur s'est évertué, non sans succès, à faire passer dans sa langue, de la façon la plus exacte, aussi bien les monotonies et platitudes de notre poète du v^e^ siècle que ses morceaux pleins de souffle poétique et de chaleur humaine : c'est le cas surtout lorsque Orientius oppose, en ce temps d'invasions barbares, la paix qui règne dans l'univers aux passions des hommes : luxure, envie, convoitise sont les sources de la guerre (I, 593-618). Des sous-titres judicieux aident à saisir les tournants de la pensée, l'ordonnance et le contenu même de l'œuvre. La langue italienne convenait peut-être mieux que toute autre pour reproduire les périodes et le souffle poétique ; en revanche, le traducteur n'a pu atteindre à la densité et à la concision de certains passages ; c'est d'ailleurs une impossibilité commune, je crois, à toutes les langues modernes, et l'on ne saurait lui en faire grief. Sur quelques points seulement j'hésiterais à le suivre : I, 44, « cum ratione » dit plus qu''intenzionalmente' ; il s'agit d'un plan organique de la création. II, 174, « ficta fides » signifie moins la fausse amitié que la mauvaise foi dans les traités : allusion aux entorses que faisaient les Barbares au pacte de l'*hospitalitas*. II, 183, je ne saisis pas comment *sordes* peut être traduit « distruzione » ; du fait du voisinage de *luctus*, ne faut-il pas comprendre : « habits de deuil »? J'ajoute que le mot est une conjecture destinée à corriger un vers boiteux. L'auteur moderne de cette addition n'a qu'à nous dire

comment il l'entend. Ces détails ne doivent pas nous cacher la valeur de l'édition et de la traduction qui nous sont ici présentées.

Pierre COURCELLE.

Biblioteca Nazionale : Classici greci e latini : Firenze, Le Monnier.

— *Terenzio, Le Commedie*, introduzione e traduzione di A. RONCONI : 1960, XXVII & 319 pages, 2.500 lires.

Cette modeste édition ne prétend guère apporter du nouveau : le texte qui sert de base à la traduction est celui de Lindsay-Kauer ; la traduction de plusieurs pièces est une révision de celle de Marzullo ; une petite page de bibliographie, quatre petites pages de notes. Ouvrage de présentation, destiné à un public de lecteurs et d'élèves italiens. On en retiendra les pages assez denses de l'Introduction sur les principaux problèmes térentiens : authenticité, contamination, rapports avec le grec, rapports avec Plaute, et quelques considérations sur l'*elegantia*, qui gagneraient à une définition plus rigoureuse de ce terme souvent mal compris.

J. MAROUZEAU.

Corpus christianorum. Series latina, t. XX : Turnhout, Brepols.

— *Tyrannii Rufini opera* recognouit Manlius SIMONETTI : 1961, XX-346 pages.

Quatre ans après avoir publié une édition avec traduction italienne, une longue introduction et des notes, de l'*Apologie* de Rufin (cf. *R. É. L.*, t. XXXV, 1957, p. 379 sq.), Manlio Simonetti publie une édition complète des œuvres originales de cet auteur. Ce tome exclut donc toutes les traductions de Rufin (œuvres d'Origène, histoire ecclésiastique d'Eusèbe, histoire des moines, etc.), mais il inclut préfaces et prologues de ces traductions — y compris même l'épilogue rajouté par Rufin à sa traduction du commentaire d'Origène sur l'*Épître aux Romains*. Pour les courts textes de ces prologues, la présente édition reproduit simplement les éditions données avec les œuvres correspondantes dans le Corpus de Berlin (pour Origène et le Pseudo-Clément), le Corpus de Vienne (traduction des discours de Grégoire de Nazianze), ou dans l'édition récente d'H. Chadwick pour les *Sententiae Sexti*. En revanche, pour quatre prologues d'œuvres dont nous n'avions jusqu'ici que des éditions du XVIII^e^ siècle, reproduites par la *Patrologie grecque* de Migne, le présent éditeur a tenu à établir son texte sur frais entièrement nouveaux.

Il en est naturellement de même pour les cinq œuvres majeures qui

occupent le plus grande partie du volume. Le Migne latin ne faisait encore que reproduire l'édition Vallarsi pour les quatre plus importantes, et le Migne grec celle de Ruaeus pour l'opuscule *De adulteratione librorum Origenis*. Il faut donc féliciter le présent éditeur d'avoir mené à bien un long travail auquel personne ne s'était attaqué depuis trois siècles. Denses et claires, les préfaces critiques dans lesquelles sont présentés en quelques pages les principaux témoins manuscrits, les principes et les résultats de leur classement, attestent le sérieux avec lequel ont été menées à bien ces enquêtes préliminaires à l'édition. Chacune de ces cinq études aboutit à un stemma où sont mis en place la quasi-totalité des témoins subsistants, y compris même certaines copies du XV^e^ siecle. Il est dommage que ces stemmas alignent quelquefois sur une même ligne horizontale tous les témoins, sans donner une image moins infidèle de leur échelonnement chronologique. Ainsi pour la famille des manuscrits de l'*Expositio symboli* (p. 131) : la distribution sur trois « étages » du seul témoin précarolingien, puis des quatre manuscrits du IX^e^ siècle, enfin du reste de la tradition (rien que des manuscrits des XII^e^ et XV^e^ siècles) eût laissé apparaître plus clairement combien, en définitive, le témoignage des cinq premiers est plus important que celui de tous les autres. Cette intuition première est d'ailleurs confirmée par l'examen des apparats, qui semblent en général surchargés sans grand profit par les leçons de ces *recentiores*. Mais on serait mal venu de reprocher à M. Simonetti ce dessein d'être exhaustif dans une « editio maior » comme la sienne.

Car l'on doit reconnaître, d'autre part, le souci qu'a eu l'éditeur de l'*Apologie* d'améliorer, pour cette œuvre, le texte et l'apparat de son édition italienne de 1957. On constate, en effet, une ventilation considérable parmi les leçons souvent superflues des *recentiores* du XV^e^ siècle qui encombraient les apparats de la précédente édition. La majorité d'entre eux sont issus d'un même modèle : c'est donc avec raison que, cette fois-ci, la plupart ont été clairement écartés dès la préface critique, dans laquelle l'éditeur a néanmoins tenu à en donner la liste complète (p. 32 et n. 13).

En matière d'orthographe, la première des préfaces critiques énonce avec précision les principes suivis par l'éditeur. Il a prêté constamment attention aux leçons du plus ancien de tous ses manuscrits (un vénérable *Vindobonensis* en onciale du V^e^ ou du VI^e^ siècle ; il est dommage, même si le fascicule des C. L. A. de Lowe qui contiendra l'Autriche n'est pas encore paru, que l'éditeur ne nous dise rien ici de l'origine présumée de ce témoin précieux : cela eût peut-être renforcé, au même titre que la constatation de l'excellence du texte transmis par ce manuscrit, notre respect pour son témoignage orthographique). Cependant, rompant en

cela avec les graphies souvent « variables » de tant d'éditeurs du Corpus de Vienne, M. Simonetti a eu, à mon sens, tout à fait raison de régulariser au minimum l'orthographe du texte qu'il établit : ainsi dans le cas des finales indécises en *-t* et *-d* (si souvent et arbitrairement échangées dans les témoins les plus anciens...), ou pour les diphtongues omises. Les variantes orthographiques pures ont été éliminées de tous les apparats. Les utilisateurs de cette nouvelle édition ne pourront que se réjouir de ce que son auteur ait adopté en matière orthographique une sage « via media »...

Il faut, enfin, féliciter l'auteur d'avoir apporté à son édition des compléments extrêmement précieux : une courte biographie et une synopse des « régestes » de Rufin, suivies d'une bibliographie de cent six numéros, ouvrent l'édition. Mais surtout on trouve à la fin, après un *index locorum*, un lexique de soixante pages intitulé « Rufini res uerba locutionesque notabilia. » Pour la langue et le style de Rufin, ce lexique comble en partie la lacune que nous avions signalée dans l'Introduction à l'édition de l'*Apologie* en 1957. Car on découvre là non seulement des rubriques analytiques regroupées sous les noms propres cités dans l'œuvre, mais aussi des indications morphologiques et syntaxiques précises, en particulier dans des rubriques spécialement linguistiques aux titres en italique : par exemple pour l'emploi des cas, des temps, des modes, des voix, ou, pour le style, la longue rubrique « uariatio ». La formule de cet index universel est de principe discutable, mais le maniement s'en révèle commode. Il complète heureusement une édition durable et de qualité.

Jacques FONTAINE.

Collection « Sources chrétiennes » : Paris, Éditions du Cerf.

— N° 25 *bis* : *Ambroise de Milan. Des Sacrements. Des Mystères. Explication du Symbole* ; texte établi, traduit et annoté par Dom Bernard BOTTE : 1961, 230 pages, 13,20 NF.

Les *Sources chrétiennes* avaient publié il y a douze ans (1949) une excellente édition des deux traités ambrosiens *De Sacramentis* et *De Mysteriis*, due à l'éminent historien de la liturgie qu'est Dom B. Botte. Depuis, les deux traités ont été édités par le P. O. Faller dans le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* (vol. LXXIII, 7, Vienne, 1955) ; depuis aussi a paru l'*Explanatio Symboli*, éditée par Dom R. H. Connolly (Cambridge, 1952). La réédition que nous signalons ici a pu profiter de ces travaux récents. On trouvera donc dans ce nouveau volume l'*Explanatio*, dont, après Connolly et Faller, B. Botte défend avec succès l'authenticité ambrosienne, et dont il montre l'intérêt pour l'histoire de

la catéchèse : on y entend, en effet, l'écho direct d'une séance de *Traditio Symboli*. — Pour les deux autres traités, l'éditeur reprend le texte du *Corpus*, dont il ne s'écarte que rarement, et dont il s'abstient de reproduire l'apparat critique. Il maintient, à bon droit, croyons-nous, l'authenticité ambrosienne du *De Sacramentis* et, se référant aux remarques de Chr. Mohrmann sur le style oral de ce traité (*Vigiliae Christianae*, 6, 1952, 168-177), il pense, modifiant sur ce point sa position antérieure, que le texte tel que nous l'avons n'a pas été publié par Ambroise, mais qu'il représente le report d'un tachygraphe.

On sera heureux d'avoir une édition commode de ces textes si importants pour l'histoire de la liturgie comme pour celle de l'interprétation des Écritures : notons, en effet, à l'intention des historiens du vocabulaire latin chrétien, que les *sacramenta* sont les rites sacrés, et les *mysteria* le sens spirituel de l'Écriture (*Myst.* I, 1).

P. Th. Camelot.

— N° 75 : *Saint Augustin, Commentaire de la Première Épître de saint Jean*, texte latin, introduction, traduction et notes par Paul Agaesse, S. J. : 1961, 452 pages.

La parution de ce volume dans la collection des *Sources chrétiennes* a surpris, au moment où la *Bibliothèque augustinienne* poursuit à un rythme rapide l'édition intégrale et appréciée des œuvres de saint Augustin. Le R. P. Paul Agaesse, du reste, y avait récemment collaboré à l'édition du *De Trinitate*. Les collections n'auraient-elles pas intérêt à conjuguer leurs efforts, et d'abord à se répartir les tâches, pour éviter de semblables rencontres?

Ce commentaire de saint Augustin est une œuvre de haute valeur ; la *Première Épître de saint Jean* n'est-elle pas l'un des joyaux de la Bible? Le Christianisme y apparaît en ce qu'il a d'essentiel, sous la forme la plus simple et la plus authentique. On devine quel écho un texte de ce genre devait trouver dans l'âme mystique d'Augustin et quel commentaire sa riche culture biblique lui permettait d'en donner. Le travail du R. P. Agaesse est digne de l'œuvre à laquelle il s'est attaché. Sous le titre trop modeste d'Introduction, l'auteur réunit d'abord, dans une centaine de pages d'une impression serrée, une série d'études dont certaines dépassent le cadre habituel d'une telle rubrique. Un premier article, *Dates et circonstances*, ne s'intéresse à ces dernières que pour étudier le cadre extérieur de la naissance de l'œuvre. Le second article, *Titre, genre littéraire, composition*, nous fait entrer plus avant dans l'intelligence de l'œuvre elle-même : qu'était-ce pour Augustin qu'un *tractatus*? quels sont les rapports de cette prédication

avec la liturgie où elle s'insérait? Ce que l'auteur appelle ensuite « La méthode d'exégèse » d'Augustin me semble beaucoup plus — ou beaucoup moins — qu'une méthode d'exégèse, mais l'application à la pastorale de la prédication, des méthodes pédagogiques de l'ancien professeur : il mettait en contradiction les textes scripturaires pour piquer l'attention, avant d'apporter l'éclaircissement nécessaire. L'auteur revient alors aux circonstances, qu'il appelle ici « La conjoncture historique », mais pour étudier ces circonstances dans leur retentissement sur l'œuvre, en ce qu'elles l'ont intimement conditionnée. Enfin, l'auteur fait observer — mais était-ce utile ici? il devra tant y revenir — l'importance du thème de la charité. Le troisième article, précisément, qui nous intéresse par son caractère philologique, étudie *Le vocabulaire augustinien de la charité : amor, dilectio, caritas*. Le dernier article et le plus long, plus de soixante pages, intitulé *La doctrine*, est encore une étude sur la charité. C'est là surtout que la recherche dépasse de beaucoup ce qu'on attend généralement d'une Introduction. L'étude vaut pour elle-même. L'auteur analyse dans le détail la pensée augustinienne, parfois difficile à suivre, tant elle est subtile, avec ce raffinement ou cette ingéniosité que l'on connaît à ce témoin de « la fin de la culture antique ». Certaines analyses psychologiques, pourtant, y rendent un son étonnamment moderne : la critique pénétrante et impitoyable des illusions de l'âme qui se croit charitable, par exemple. L'auteur élargit volontiers son information, au delà des traités qu'il étudie, à l'ensemble de l'œuvre augustinienne, pour saisir dans son unité la pensée du grand docteur. Ajoutons enfin, de la part du R. P. Agaesse, sur ce sujet capital, un accent personnel dans la trame même de son étude, qui rend plus vif l'intérêt du lecteur.

A défaut d'une édition moderne et critique à laquelle se référer, l'auteur s'est contenté de reproduire le texte de la *Patrologie* de Migne. La traduction m'a paru satisfaisante. Elle devait poser bien des problèmes difficiles, comme toute traduction d'un texte augustinien, texte souvent si étudié, qui use avec raffinement de procédés qui ne sont plus les nôtres.

Un index scripturaire et un index analytique faciliteront la consultation de l'ouvrage. Il eût été souhaitable, me semble-t-il, que ces deux index, au moins le premier, renvoient non seulement à l'œuvre augustinienne, mais, étant donné son importance, à l'introduction, en observant une convention typographique particulière, usage de l'italique ou de parenthèses.

Maurice TESTARD.

— N° 77 : *Defensor de Ligugé, Le livre d'étincelles, I (ch. 1 à 32)*, introduction, texte, traduction et notes de H.-M. Rochais : 1961, 418 pages, 18 NF.

Il y a quatre ans, alors qu'il rendait compte dans cette revue du tome CXVII de la série latine du *Corpus Christianorum* (*Revue des Études latines*, t. XXXVI, 1958, p. 367-369), M. Courcelle louait tout particulièrement le texte et la présentation que dom Rochais y donnait du *Liber scintillarum*. Or voici que cet éditeur expert, qui nous a offert, entre temps, deux tomes des *Sermones super Cantica canticorum* de saint Bernard, en la nouvelle édition complète inaugurée par les cisterciens à l'occasion du septième centenaire du plus illustre de leurs aînés (t. I : Sermons 1 à 35 ; t. II : Sermons 36 à 86 : Rome, 1957-1958), fut appelé, comme moine de Ligugé, à rééditer le recueil de son lointain prédécesseur en la plus ancienne abbaye de France. Quels besoins chez nos contemporains, quelles qualités de l'œuvre expliquent une si prompte réitération? Le livre est si austère, et sans la moindre originalité littéraire ! Au temps de Pépin d'Héristal, sous un cloître déjà tricentenaire, un moine dénommé *Defensor* collationna sagement des phrases tirées de la Bible et des Pères parce qu'elles lui semblaient assez bien frappées et riches de sens pour aider à méditer quatre-vingt-un thèmes divers de la vie chrétienne, monastique et humaine. Modeste compilation, certes, mais témoignant d'une expérience religieuse et d'un discernement assez profond pour avoir, au Moyen Age, répondu à un besoin permanent : « il n'y a presque pas de bibliothèque qui n'en ait conservé un exemplaire » (p. 10). Les temps modernes et contemporains ont gardé une part de cette ferveur, puisque la présente édition est la vingt-cinquième depuis 1544 (p. 27). Étonnante et suggestive permanence du succès ! — Bien que due au même érudit, cette édition n'est pas la simple reproduction de la précédente. Un apparat allégé, une traduction soignée, quelques notes discrètes mais éclairantes, trente-cinq pages de préface, sobres et suffisantes, font parcourir les principales questions posées par ce florilège de *sententiae*. Dom Rochais se défend (p. 28) d'avoir fait là une œuvre scientifique : il devait tenir compte du public divers des « Sources chrétiennes » que rassemble le désir d'abreuver sa vie intérieure de maximes tirées des plus pures sources du christianisme et l'intérêt historique porté aux témoins, assez rares, de notre Haut Moyen Age. Mais ce souci même de nous avertir de la « normalisation » opérée est un acte scientifique si la science est, en toute matière, mesurée à la conscience de l'approximation atteignable et atteinte dans son propre travail. Au reste, son *Defensor* mérite l'intérêt des chercheurs. Il cite ses sources avec liberté et, du coup, devient un témoin du latin

vivant utilisé dans les cloîtres. Le *Liber scientillarum* est plus qu'un témoin ancien de la littérature des « allumettes spirituelles » destinées à raviver dans le cœur la flamme de l'amour divin ; il est une de ces sources intermédiaires qu'on doit connaître quand on veut déterminer si les grands écrivains des siècles ultérieurs citaient les Pères après lecture personnelle de leurs œuvres ou d'après quelques *defloralionos* ou *anthologiae* de ce genre. A parcourir ces chapitres sur la patience, l'amour de Dieu et du prochain, le pardon, la crainte, la justice, la jalousie, le silence, l'orgueil, la colère, la sottise, l'ivrognerie, les enseignants et les gouvernants — pour n'évoquer que quelques thèmes de ce premier volume — on se met à songer aux dizaines de générations d'hommes qui le fréquentèrent à longueur de mois ou de vie, un peu comme on fait défiler en imagination les seize siècles de pèlerins de saint Martin parmi les ruines, récemment découvertes, du *martyrium* de Ligugé.

M. Hubert.

Collection « *Les écrits des saints* » : Namur, Éditions du « Soleil Levant ».

— *Saint Jérôme*, textes choisis et présentés par Dom Antoine Dumas, O. S. B. : 1960, 192 pages.

— *Saint Augustin*, textes choisis, traduits et présentés par le Dr Denys Gorce : 1960, 180 pages.

Le choix de Dom Dumas intéresse exclusivement les *Lettres* de saint Jérôme, qu'il cite dans la traduction de J. Labourt, de la collection des Universités de France. Une trentaine de pages évoquent la personne de Jérôme et son œuvre, puis étudient brièvement, à l'aide d'exemples suggestifs, le style des lettres. L'Anthologie est présentée en trois chapitres : principes de vie, exemples de vie, l'homme de la Bible. Les textes sont bien choisis et de nature à intéresser les lecteurs les plus différents : clercs, gens du monde, hommes de science.

— Ce sont les *Homélies sur les Psaumes* qui fournissent au Dr Gorce la matière de son florilège augustinien. Dix pages d'introduction rappellent brièvement l'itinéraire spirituel de saint Augustin et informent le lecteur sur le genre littéraire assez particulier des *Enarrationes*. Ces renseignements seront complétés de façon assez inattendue, en fin de volume, par un sommaire sur la vie et toutes les œuvres de saint Augustin. Les textes cités, souvent très beaux et bien traduits, se répartissent sous trois têtes de chapitre : le Christ, l'Église, le Chrétien. Le classement est parfois bien incertain, tant il est vrai que, dans la réalité spirituelle, il existe une étroite continuité, une unité même, entre ces trois termes.

Ces deux petits ouvrages serviront agréablement d'initiation à la lecture des Pères de l'Église pour des lecteurs non spécialistes qui s'intéressent à l'histoire de la spiritualité chrétienne.

Maurice TESTARD.

Collection « Aus der Geschichte der lateinischen Bibel » : Freiburg in Br., Herder.

— N° 3 : *Pelagius, der Irische Paulustext, Sedulius Scottus*, von Hermann Joseph FREDE : 1961, 165 pages, 22,50 DM. ; en souscription : 19,10 DM.

Dans la recension du second cahier de cette collection, Mlle Mohrmann en avait expliqué l'heureux dessein (cf. *Revue des Études latines*, t. XXXVI, 1958, p. 344-345) : examiner séparément des problèmes complexes dont la discussion encombrerait les préfaces de l'édition de la *Vetus latina*. Après, donc, l'étude de Dom Boniface Fischer sur la Bible d'Alcuin (1er cahier) et celle de W. Thiele sur le vocabulaire des Lettres johanniques, M. Frede, en ce 3e Cahier, continue ses études sur le texte de l'Épître aux Éphésiens. En particulier, dans une dissertation de l'Université de Bonn, il avait montré l'histoire de la traduction latine de cette lettre de saint Paul. Il réunit ici trois études d'inégale longueur sur le texte de Pélage, celui du Livre d'Armagh et le commentaire de Sedulius Scot. Le lien qui les relie est évident : le commentaire de Pélage, en raison de son attribution à saint Jérôme, eut une influence considérable au Moyen Age, et tout particulièrement en Irlande. Après quelque trente-cinq pages d'introduction, M. Frede nous donne, en dix pages, le texte de Pélage ; puis, en vingt-huit pages, il commente un apparat de 265 points où il confronte le Livre d'Armagh avec soixante et un manuscrits du texte latin de l'Épître aux Éphésiens ; enfin, après Migne et Sichard (1528), il réédite en cinquante pages le Prologue général aux Épîtres de saint Paul et le Commentaire de l'Épître aux Éphésiens dus à Sedulius Scot, qu'une trentaine de pages situent et mettent en valeur. Les gloses de Sedulius sont des notes sobres, denses et intelligentes qui, une fois de plus, font regretter le peu d'attention que l'on porte à la littérature latine issue de la très originale civilisation irlandaise du Haut Moyen Age. Les spécialistes des anciennes versions latines trouveront dans ces études des confrontations minutieuses, une bibliographie ample et bien informée, une masse imposante de variantes et de nombreuses remarques suggestives ou utiles. Les historiens de la langue ne devront pas négliger un matériel bien présenté. L'on sait, enfin, que, de plus en plus, les exégètes biblistes eux-mêmes prêtent un intérêt croissant aux diverses traditions de l'Ancien

et du Nouveau Testament ; parfois, même, ils en arrivent à préférer, contre les manuscrits, les leçons de ces versions quand elles concordent avec la tradition vivante attestée par les plus anciens des Pères. Ce travail honore l'Institut consacré à l'édition de la *Vetus latina* qu'héberge avec une hospitalité très large, exquise et compétente l'archi-abbaye de Beuron.

M. HUBERT.

Studia latina Stockholmiensia. Acta Universitatis Stockholmiensis : Stockholm-Göteborg-Uppsala, Almquist & Wiksell.

— N° VI : *Epistulae S. Desiderii Cadurcensis.* Sociis seminarii latini Stockholmiensis adiuuantibus edidit et commentario instruxit Dag NORBERG : 1961, 88 pages.

D'après l'inventaire dressé en sa préface, le professeur Norberg nous présente la septième édition de Didier de Cahors, classiquement identifié — de manière linguistiquement un peu étonnante — avec saint Géry, évêque de cette ville entre 630 et 655. Elle diffère des deux précédentes, dues aux travaux de W. Arndt (cf. *Revue des Études latines*, t. XXXVI, 1958, p. 367), par un ensemble de corrections textuelles et une suite intéressante de notes. Trois *indices* achèvent cette présentation : le premier récapitule les noms propres, l'autre les données phonético-orthographiques, le tiers les *res et uerba*, c'est-à-dire une masse de phénomènes linguistiques et un choix des mots utilisés par saint Désiré. Pour être sagace cette sélection n'en est pas moins, nécessairement, arbitraire : en ce genre de tables il y a toujours une part de mots auxquels le lecteur s'intéresse et que l'auteur n'a pas cru devoir retenir. On regrette, donc, qu'une édition aussi soignée ne soit pas couronnée d'un *index* complet, sinon d'une concordance, travail qui était aisé pour un recueil de dimensions assez modiques. Cette suite de lettres brèves (dix-sept envoyées et vingt reçues), dues à un rejeton de vieille famille patricienne et à ses correspondants clercs ou laïcs, contient quelques données historiques, mais, surtout, permet de deviner le ton de préciosité un peu lourde où se complaisait l'élite gauloise contemporaine de Mahomet, Héraclius et Dagobert, et témoigne du latin en usage dans la bonne société mérovingienne. A ce triple chef on sait gré au professeur Norberg d'avoir soigneusement nettoyé des encrassements de la tradition et mis heureusement en valeur par des annotations une correspondance assez vivante pour qu'à grands traits s'en dégage la personnalité de Didier et s'esquissent quelques profils de ses contemporains : rois, évêques (surtout), seigneurs, abbés et autres.

M. HUBERT.

Éditions diverses.

Petronii Arbitri Satyricon, cum apparatu critico edidit Konrad Müller : München, Ernst Heimeran Verlag, 1961, LX + 212 pages.

L'étude de la tradition du texte du *Satiricon* occupe la majeure partie de la préface de l'ouvrage de M. Müller, l'examen des manuscrits dans leurs rapports avec les éditions imprimées étant conduit parallèlement avec la présentation de chaque *codex* (p. VII à XXXVI). L'auteur envisage alors le problème de la date de composition des *excerpta* (p. XXXVI à XXXVIII), qu'il situe dans la première moitié du IX^e^ siècle, puis il expose le processus des interpolations survenues (p. XXXIX à XLVII) ; enfin, passant rapidement sur les *fragments*, il présente une bibliographie très succincte du *Satiricon*, suivie de témoignages anciens sur Pétrone et de quatre pages de sigles (p. XLVII à LX).

L'édition du texte, accompagnée d'un apparat critique en bas de page, ne comporte pas de titre courant, et des manchettes correspondant à chaque chapitre placées au-dessus de la première ligne du texte donnent le contenu de chacun ; la typographie est élégante, mais on peut s'étonner de trouver le mélange de deux procédés graphiques en ce qui concerne la notation du *v* et du *i* consonnes, le premier écrit selon l'orthographe érasmienne et le second tenant compte de la prononciation restituée. En fin de volume (p. 185 à 194), M. Müller édite le texte des *Fragmenta*, mais, malgré le soin apporté à son établissement, il demeure que leur nombre est très incomplet — trente sont offerts ici alors que soixante-trois ont été conservés par la tradition indirecte ; cette lacune eût été évitée si l'auteur n'avait pas ignoré l'édition de M. Ernout, publiée aux Belles-Lettres en 1958. Les pages 195 à 212 contiennent l'*index nominum* et l'*index metrorum* — improprement intitulé *index carminum* ; quant aux *addenda* et *corrigenda*, ils révèlent à la fois la qualité de la révision de M. E. Fraenkel et la part prise par celui-ci à l'établissement du texte de Pétrone par son disciple, dont l'apparat du *Satiricon* avait montré le rôle considérable tenu par lui dans l'émendation de la tradition.

L'histoire du texte du *Satiricon* est matérialisée par trois stemmas, qui permettent au lecteur de situer chaque manuscrit des groupes L, O et H. Pour la famille représentée par le prototype O, M. Müller a multiplié les copies intermédiaires perdues — εζηρθχγ — ayant abouti aux apographes conservés ; outre qu'il n'est présenté nulle part de justification de l'existence de ces sept manuscrits, on s'explique mal des descendances du type F K dérivant d'un modèle η perdu, lui-même issu de ζ, issu de ε, dont rien ne permet d'admettre qu'il soit l'exemplar de deux manuscrits, en dérivant tantôt par la voie directe, tantôt par

voie indirecte ; s'il est des cas où le rétablissement d'un intermédiaire perdu s'impose, il semble qu'en l'occurrence un tel recours à des manuscrits supposés ne soit pas nécessaire. La situation des manuscrits du groupe L est plus nettement donnée, mais le stemma d'ensemble de la tradition, présenté page XXXV, est d'un tel enchevêtrement et la part des incertitudes si grande qu'il s'avère peu utilisable. L'édition de notre collègue se fonde sur les leçons de LOH, dont les copies interviennent dans les cas de lacunes constatées dans les modèles et qu'elles permettent parfois de combler. Mais imaginer des sigles collectifs envisageant le désaccord entre le modèle et sa copie relève plus d'une satisfaction de l'esprit que d'une nécessité philologique, la copie perdant alors toute valeur devant la conservation de son modèle, surtout si la dite copie représente une transcription d'une édition imprimée antérieure.

Restent enfin à relever certains signes critiques auxquels M. Müller a recours trop fréquemment ; tout d'abord l'astérisque entre crochets obliques, qui signale de prétendues lacunes non attestées dans les manuscrits, outre qu'elle n'est pas conforme aux signes usuels — les trois points suspensifs suffisant — suppose trop de pertes qu'une lecture du texte ne justifie pas. D'autre part, la représentation de la manière dont sont disposées les leçons dans les manuscrits eût pu être remplacée dans l'apparat par l'indication succincte de cet aspect matériel qui n'apporte rien, le plus souvent, à la connaissance de la tradition. Quant à la rédaction de certaines unités critiques, il conviendrait de les corriger parfois ; ainsi, par exemple (§ 51, 2) au lieu de : « Caesari del. Fraenkel : hab. L Caesarem Scheffer », on lit « Caesari H : del. Fraenkel : Caesarem Scheffer » ; de même la leçon (§ 89, 65) « invocat Troiae » n'a pas à être attribuée à Pithou, puisqu'elle se trouve déjà dans les manuscrits A et W. Qu'il nous soit enfin permis de rectifier quelques adjectifs désignant les *codices* par leur lieu d'origine : les manuscrits de Paris sont des *Parisini* et non des *Parisienses*, celui d'Auxerre se désigne par le mot *Altissiodorus* — non *Autissiodorus* — et ceux de l'Escurial sont des *Scorialenses* et non des *Escurialenses*. Si donc le travail de collation et de classement des manuscrits révèle chez l'auteur le souci d'envisager l'ensemble d'une tradition complexe, il demeure, malgré la révision, des imperfections de forme et de méthode que la hâte légitime à publier contribue sans doute à expliquer.

Gabriel ROCHEFORT.

C. ATEI CAPITONIS *Fragmenta* edidit L. STRZELECKI : Wratislava, 1960, 77 pages.

L'idée était excellente de réunir les rares fragments du juriste C. Ateius

Capito et de les accompagner d'une préface. L'ouvrage commence par les *testimonia* qui concernent la vie et les études de l'auteur. Un solide chapitre porte ensuite sur les écrits mêmes : la prudence qu'y manifeste M. Strzelecki est grande (cf., sur les *Coniectanea* et les *Epistulae*, p. 10 et suiv.) ; les conclusions semblent aussi sûres qu'il est possible en pareille matière. A l'histoire de la littérature latine, le chapitre III (« Souvenir des écrits de Capito dans la postérité ») apporte une contribution intéressante, car Pline l'Ancien, Frontin, Suétone, Aulu-Gelle, Servius et d'autres témoignent du rayonnement de l'œuvre. Après les trente-huit fragments, édités avec les variantes et leçons principales, vient un supplément : en une sorte de seconde préface, M. Strzelecki explique qu'Ateius Capito n'est pas seulement présent là où il est désigné en termes formels ; R. Reitzenstein lui a octroyé avec raison des fragments anonymes, et M. Strzelecki a accru le nombre de ces attributions certaines, ou probables, ou possibles (cf. son intéressant travail *De Ateio Capitone nuptialium caerimoniarum interprete*, 1947) ; ces derniers fragments sont les plus nombreux, et même s'il faut en retrancher quelques-uns parmi les quatre-vingt-cinq qui nous sont présentés, l'enrichissement demeure indiscutable. Félicitons donc M. Strzelecki pour cet ouvrage modeste et probe, écrit en un latin pur et sans prétention — un ouvrage qui nous aide à interpréter l'œuvre et à déceler l'influence d'un juriste plus célèbre qu'il n'était véritablement connu.

H. BARDON.

Gromatici Veteres, ex recens. Caroli LACHMANNI, diagrammata ed. A. RUDORFFIUS, 2 voll. : Berlin, G. Reimer, 1848-1852 ; edizione anastatica ; Roma, Bardi, 416 & 532 pages, 39 p. de figures.

Un compte rendu n'étant pas à envisager pour un ouvrage reproduit anastatiquement sur une édition très ancienne, je me borne à signaler ici le service que va rendre aux spécialistes la remise à leur disposition de textes qui étaient devenus inabordables.

J. MAROUZEAU.

La Descriptio orbis terrae d'Avienus, édition critique par Paul VAN DE WOESTIJNE (Rijksuniversiteit te Gent, Werken uitgegeven door de Faculteit van de Letteren en Wijsbegeerte, 128e aflevering) : Brugge, « De Tempel », 1961, 141 pages.

Les trois grandes œuvres en vers d'Avienus ont eu une survie capricieuse ; les *Aratea* sont représentés par un manuscrit ancien (*Vindobonensis 117*, Xe siècle), la *Descriptio* ne l'est plus que par un seul manuscrit tardif (*Ambrosianus D 52 inf.*, XVe siècle, qui contient aussi les *Ara*

tea), l'*Ora maritima* ne l'est plus par aucun manuscrit du tout. Mais, pour cette dernière œuvre, on compte deux éditions modernes, avec commentaires, l'une par A. Schulten (2e éd., Barcelone, 1955), l'autre par A. Berthelot (Paris, 1934), tandis que les *Aratea* ont été en dernier lieu édités par A. Breysig (Leipzig, Teubner, 1882) et par A. Holder (Innsbruck, 1887), et la *Descriptio* par ce dernier seulement.

Curieux ensemble en vérité, dont deux poèmes sont des traductions d'œuvres grecques dont on connaît les originaux, les *Aratea*, en hexamètres dactyliques, dérivant des *Phénomènes* d'Aratos, après Cicéron et Germanicus, et la *Descriptio*, également en hexamètres, dérivant de Denys le Périégète, tandis que la troisième œuvre, en sénaires iambiques, ne semble pas avoir révélé ses sources directes, et qu'elle est mutilée. L'auteur, enfin, n'est pas parfaitement identifié : il est cité par saint Jérôme et par Servius comme traducteur d'Aratos, mais est-ce l'Avienus mentionné dans les *Saturnales* de Macrobe? Est-ce le proconsul d'Achaïe auquel le peuple athénien exprima sa reconnaissance (*C. I. A.*, III, 1 635)? Est-ce l'auteur d'une inscription votive à la déesse Nortia (*C. I. L.*, VI, p. 537)? Le *Code Justinien* cite un Festus proconsul d'Afrique en 366-367. Il descendrait du célèbre philosophe stoïcien C. Musonius Rufus ; comme Servius et Macrobe, il aurait appartenu à la société aristocratique païenne dont Symmaque fut le chef. M. van de Woestijne ne s'intéresse pas pour le moment à ces questions, il n'a pas un mot pour Avienus, ni pour les problèmes littéraires de son œuvre, notamment le degré d'imitation du modèle grec, ou l'intérêt de la traduction à sa date.

Il semble que le présent éditeur se soit tourné vers Avienus parce qu'il a déjà édité d'autres *Poetae latini minores*, et qu'il venait de rencontrer un autre texte de caractère géographique (cf. dans la même collection son édition critique de la *Périégèse* de Priscien, Bruges, 1953 ; compte rendu de M. A. Dain dans *R. É. L.*, t. XXXI, 1953, p. 427). Depuis 1954 (on pourra s'en convaincre en consultant les tables de l'*Année philologique*) il ne s'est pas passé d'année sans que M. van de Woestijne donnât au moins un article préparant la présente édition : notes critiques, étude de la tradition, etc. Toute une brochure, étudiée par M. Marouzeau (*R. É. L.*, t. XXXVII, 1959, p. 304), avait aussi rassemblé les fondements critiques de cette œuvre d'Avienus.

L'édition a donc été soigneusement méditée : elle se flatte de s'écarter « en un nombre d'endroits considérable » de celle de Holder. De fait, les principes qui ont guidé M. van de Woestijne sont excellents : le respect de la tradition manuscrite d'une part, l'usage de l'auteur d'autre part, puisque son œuvre, suffisamment vaste et cependant contenue à l'intérieur d'un même genre littéraire, permet les comparaisons. D'ailleurs,

M. van de Woestijne justifie dans un appendice critique développé ses leçons (p. 75-95).

On trouvera encore dans ce livre une brève introduction exclusivement réservée à la tradition manuscrite, à l'édition *princeps* et aux principes généraux de l'établissement du présent texte (p. 9-19), et un *Index omnium uerborum* (p. 97-140), qui sera utile par suite des modifications apportées au texte, mais qui n'est pas entièrement nouveau, puisque l'édition de Holder contenait déjà un *Index uerborum* de toute l'œuvre d'Avienus (p. 176-292).

P. Langlois.

Biblia Polyglotta Matritensia, cura et studio T. Ayuso Marazuela, P. Bellet, A. Diez Macho, M. Fernández-Galiano, J. M. Millás Vallicrosa, J. O'Callaghan Martinez, I. Ortiz de Urbina, F. Pérez Castro aliisque plurimis collaborantibus peritis : Madrid, Cons. sup. de investig. cientif.

— *Prooemium*, 1957, 14 pages in-4°.

— *Vetus Latina*, Series VII, liber 21 : *Psalterium visigothicum-mozarabicum*, editio critica curante Mons. Dr T. Ayuso Marazuela : 1957, 193 pages.

— *Vulgata Hispana*, Series VIII, liber 21 : *Psalterium sancti Hieronymi de Hebraïca ueritate interpretatum*, editio critica curante Mons. Dr T. Ayuso Marazuela : 1960, 298 pages.

Ces trois volumes, d'une présentation somptueuse, sont les prémices d'un ensemble monumental prévu conjointement par le « Consejo superior de Investigaciones cientificas » et par la « Biblioteca de Autores cristianos ». Ce monument, comme on va voir, est à la fois de portée internationale et nationale, ce qu'atteste déjà le caractère bilingue (espagnol-latin) du *Prooemium* général et des Introductions particulières à chaque volume.

Les Prolégomènes généraux, rédigés par J. M. Sanchez de Miniáin, exposent le plan d'ensemble en dix parties : texte hébreu ; texte grec du Nouveau Testament ; texte grec des Septante ; textes araméens des deux *Targum* ; texte syriaque ; Vetus Latina ; Vulgate hispanique ; texte copte ; traduction castillane. Une table de concordance précise la place occupée par chacun des livres sacrés dans chacune de ces séries.

Ce qui nous retiendra ici, ce sont les deux Psautiers, dont chacun constitue le premier volume paru soit de la série : *Vetus Latina*, soit de la série : *Vulgata*. Mais leur éditeur commun n'a pas la prétention de concurrencer à la fois les grandes éditions collectives de Beuron pour la *Vetus Latina* et de saint Jérôme in Urbe pour la *Vulgate*. C'est à la

tradition hispanique qu'il avait déjà consacré antérieurement son ouvrage : *La Vetus Latina Hispana*, paru en 1953 ; il s'efforce essentiellement de surclasser les éditions Lorenzana (1775) et Gilson (1905) du Psautier mozarabe. Ces éditions se fondaient, en effet, sur un tout petit nombre de manuscrits, tandis que nous avons ici le dépouillement et l'utilisation systématiques des manuscrits conservés en Espagne ou d'origine espagnole, dont les plus anciens remontent au IX^e^ siècle. L'éditeur démontre que le Psautier mozarabe, qui constitue une entité distincte par rapport au Psautier Gallican, nous est parvenu en deux recensions, dont la seconde est préférable, d'abord en fonction de ses rapports avec les *Psalteria visigothica*, puis parce qu'elle fut principalement utilisée dans l'ancienne liturgie. Le meilleur manuscrit est le manuscrit de Madrid 31, du X^e^ siècle, que l'éditeur refuse cependant de considérer comme manuscrit de base ; il justifie longuement les règles très complexes qu'il a dû adopter pour le choix des variantes.

Quant au Psautier hiéronymien « iuxta Hebraeos », était-il nécessaire de procéder à son édition, alors qu'il en existe quantité d'autres, surtout celle de dom Henri de Sainte-Marie, parue à Rome en 1954 et qui est très savante? Le nouvel éditeur justifie son dessein en faisant remarquer qu'il s'attache non à la recension de Peregrinus, mais à la reconstitution de l'original ramené en Espagne par les *notarii* de Lucinius de Bétique (voir la lettre 71 de saint Jérôme à ce personnage, texte célèbre). L'enquête critique du nouvel éditeur néglige donc totalement certains des manuscrits que le P. de Sainte-Marie considérait comme les meilleurs, notamment un *Reginensis* du VIII^e^ siècle et le fameux *Amiatinus*. Il nous fournit, au contraire, l'état le plus détaillé de la tradition proprement hispanique, sans faire grâce même de variantes qui sont des fautes manifestes. Lorsque saint Jérôme, dans sa Lettre-préface, cite la parole d'Horace : « In siluam ne ligna feras », est-il bien utile de savoir que tel manuscrit porte *ligni* et tel autre *lingua*? Il faut avouer que, même pour le texte des *Psaumes*, les divergences entre l'édition de Sainte-Marie et celle qui nous est présentée ici se réduisent à fort peu de chose : par exemple, pour le *Psaume I*, l'unique divergence est : *in iudicio* d'un côté, *in iudicium* de l'autre, attesté d'ailleurs seulement par trois des nombreux manuscrits espagnols. Il n'en reste pas moins que cette étude très approfondie de la tradition hispanique est susceptible de rendre aux historiens de l'exégèse les plus signalés services.

Pierre COURCELLE.

Tertulliano, Tre opere parenetiche (*Ad Martyras. De Patientia. De Paenitentia*), studio e traduzione di Francesco SCIUTO : Università di Catania, Centro di Studi sull' antico Cristianesimo, XXXIX-116 pages.

Les trois opuscules présentés ici par M. F. Sciuto, l'éminent collabo-

rateur du professeur Rapisarda, ont pour trait commun de représenter le genre *parénétique* et d'appartenir tous trois au début de la carrière littéraire de Tertullien. Le texte reproduit celui du *C. S. E. L.* ou du *Corpus Christianorum*. Les *essais* qui précèdent chaque opuscule visent à en donner une interprétation « éthico-littéraire ». A ce titre, ils intéresseront l'historien de la pensée morale dans l'antiquité chrétienne, qui assume et transpose les concepts philosophiques (stoïciens) pour les adapter au message nouveau, ce qui ne va pas toujours sans quelque inconséquence dans la thèse elle-même et dans le développement, ainsi dans le *De patientia*. Pour le *De paenitentia*, F. Sciuto s'intéresse moins au point de vue historique ou théologique qu'au point de vue littéraire : on trouvera chemin faisant de bonnes remarques sur l'*exemplum* et sur l'*ironie*, où Tertullien est passé maître. — A noter que M. Sciuto maintient vigoureusement l'attribution à Tertullien de la *Passio Perpetuae et Felicitatis* (*contra*, en dernier lieu, R. Braun, *Rev. des Ét. lat.*, 1955, p. 79-81).

M. F. Sciuto présente des réflexions assez désabusées sur les traductions et le peu d'attention qu'on leur accorde trop souvent (p. IV) ; il peut être sûr qu'on appréciera à sa juste valeur la sienne, qu'il a voulue la plus fidèle et littérale possible.

P. Th. Camelot.

E. Dekkers & E. Gaar (†), *Clauis Patrum Latinorum*, editio altera, Steenbruggis, Abbatia sancti Petri 1961 : C. Beyaert, Brugis–M. Nijhoff, Hagae Comitis.

La première édition de la *Clauis* avait déjà mis à la disposition des latinistes un remarquable instrument de travail, auquel trois index assuraient toute la maniabilité désirable. Conçue en marge du nouveau *Corpus Christianorum* et à l'usage de ses lecteurs, elle était essentiellement destinée à procurer un état bibliographique à jour des meilleures éditions et des travaux critiques sur les textes. L'excellence de l'ouvrage l'avait rapidement rendu indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux auteurs latins chrétiens, des origines au VIII^e siècle. Et c'est pourquoi cette première édition s'était rapidement épuisée.

Dix ans après, on salue avec d'autant plus de joie cette seconde édition qu'elle mérite pleinement son nom : *editio altera*. Non qu'un fâcheux bouleversement de la présentation ait rendu le texte méconnaissable. Et Dom Dekkers a fort bien fait de tirer la leçon, sur ce point, des bouleversements de numérotation qui rendent si incommodes les réimpressions commises par son illustre ancêtre J.-P. Migne dans certains tomes de la *Patrologie latine*. Il s'est judicieusement contenté d'affecter des numéros à indices littéraux (a, b,...) aux nouvelles œuvres intercalées ;

ainsi l'on passera sans douleur d'une édition à l'autre. Passage toujours nécessaire, la bibliographie étant sur certains points non seulement augmentée, mais aussi remaniée, et donc amputée de certains titres considérés comme périmés par des travaux plus récents.

Si cette seconde édition est méconnaissable, c'est donc au sens le plus favorable. Ses rubriques et ses indices se sont enrichis à tel point que l'ouvrage atteint presque une fois et demie le volume de la première édition : il est passé de 462 à 642 pages. Non seulement un admirable travail bibliographique a incorporé au volume les résultats publiés de dix années de travail scientifique, mais des omissions de publications anciennes ont été comblées, des études et des éditions à paraître sont annoncées, parfois des renseignements pratiques introuvables ailleurs sont donnés au passage. Tout cela fait de l'ouvrage non seulement une mine pour tous les chercheurs, mais presque une sorte d'état critique de toutes les études liées à l'ecdotique des écrivains chrétiens. On remarque en particulier la multiplication des rubriques bibliographiques : *indices* et *latinitas*. Pour donner une idée de cet accroissement des moyens de travail, je prendrai l'exemple d'une œuvre capitale : l'*Octauius*. Non seulement son dossier chronologique et critique s'est accru substantiellement, mais on voit apparaître une rubrique *fontes* et annoncer une nouvelle édition, tandis que l'édition Pellegrino prend la place de celle de J. Martin.

Ce désir de rajeunir la documentation sans l'allonger démesurément a fait disparaître de cette édition bien des indications d'éditions et de travaux antérieurs. Il conviendra donc toujours de se reporter à la précédente pour une information plus exhaustive ; mais on peut être sûr que la seconde donne bien ce qui est resté l'essentiel.

Aux trois index remaniés à partir du nouveau texte sont venus s'ajouter dix concordances avec des éditions classiques (*Patrologies latine et grecque* de Migne, Supplément à la *Patrologie latine* de M. L. Guillaumin et A. Hamman) et avec de grands instruments de travail fondamentaux (Bibliothèques hagiographiques latine et grecque des Bollandistes ; répertoires biblique de Stegmüller, hymnologique de Chevalier, d'incipit poétiques de Walther ; index des écrivains du Moyen Age espagnol de Díaz y Díaz ; recueil des sources de l'histoire d'Irlande de Kenney, du droit canon de Maassen ; Régestes pontificaux de Jaffé et Wattenbach). Huit pages d'*addenda* apportent une brassée de travaux et d'éditions de « dernière heure » ; on y voit en particulier neuf œuvres latines absentes de la précédente édition, et un certain « Eulogius » surgi d'un papyrus en 1958. Remercions le P. Dekkers et ses collaborateurs de Steenbrugge : ils viennent de rendre un nouveau et inappréciable service aux latinistes et aux patristiciens.

Jacques FONTAINE.